N° 7

PLPL

Pour Lire Pas Lu

Prix : 10 F

décembre 2001 — Le journal qui mord et fuit... — numéro sept

LA PESTE FRANCE INTER

La peste ? Oui : la peste. Le venin du matin. France Inter injecte dans nos veines et dans nos cerveaux un virus. Celui de la pensée rampante. L'effet est d'autant plus redoutable que France Inter est une radio publique. C'est-à-dire théoriquement libre de ne s'accroupir ni devant Lagardère (lequel possède les studios d'Europe 1) ni devant les publicitaires (qui infestent toutes les radios commerciales). Mais sur France Inter, l'indépendance pèse comme un boulet. La liberté de France Inter ? Partager avec le *Figaro Magazine* un spécialiste en gestion des patrimoines, avec *Le Nouvel Observateur* un éditorialiste qui ment, avec TF1 un chroniqueur économique.

Dans l'univers des médias, la servitude et la médiocrité ne sont justiciables d'aucune sanction. Au contraire : le PDG de Radio France vient d'être reconduit par le CSA, à la quasi-unanimité. Son nom ? Jean-Marie Cavada... « *Bilan positif* », a jugé *Le Monde*. Grâce à Cavada et à sa lieutenante Laure Adler, ce quotidien vespéral des marchés n'a-t-il pas transformé en colonie France Culture, l'une des stations de Radio France ? Pour domestiquer d'éventuels critiques, offrez-leur une chronique. Leur incompétence radiophonique est sans importance : il s'agit ici de relations publiques.

Une équipe de *PLPL* s'est infligée d'« écouter la différence ». Elle n'a entendu que déférence : au marché, à l'argent, à l'Amérique, à la guerre. Et insignifiance : soumission à la météo, aux sports, aux faits divers crapoteux. D'autres en seraient revenus épuisés. *PLPL* est galvanisé. Comme l'écrivait le Sardon Molière, « La peste soit de France Inter » (*L'avare*, Acte I sc. IV)

• • • Lire pages 3 à 6

La laisse d'or

La lutte est acharnée mais *PLPL* ne décerne la laisse d'or qu'au plus servile.

Son manque étincelant de talent lui garantissait une position de responsabilité dans la presse. Pour bétonner son pouvoir, **Maurice Szafran** a léché sans retenue les « penseurs » les plus en vue.

La nouvelle Laisse d'or de *PLPL* dirige la rédaction de *Marianne*. Szafran est un peu à Jean-François Kahn ce qu'Edwy Plenel est à Jean-Marie Colombani : un chargé de relations publiques qu'on dépêche chez Ardisson pour y faire le pitre. Szafran partage autre chose avec Plenel : sa passion pour BHL. Dans *Marianne* du 22 octobre 2001, il a loué « *le philosophe unanimement reconnu* » et commenté son dernier ouvrage : « *Déjà, ils le répètent tous et sur tous les tons : c'est "son grand livre". Alors, confirmons-le : il constitue sans aucun doute possible l'un des moments fort de cette rentrée,* [...] *un bijou de reportage* [...], *cinq joyaux extirpés du journalisme.* [...] *L'achèvement est somptueux,* [...] *il nous permet de gagner en intelligence.* »

D'autres livres avaient nourri l'intelligence (toujours affamée) de Maurice Szafran. Un opuscule de BHL en 1998 (*Marianne*, 07.09.98), une biographie de BHL en 2000 (*L'Événement du jeudi*, 21.01.00) [1]. Mais Szafran a choisi d'autres auteurs intrépides. Dans un article titré « Vive Minc ! », il écrit : « *Il nous apparaît indispensable d'insister sur l'importance de son nouveau livre.* » (*Marianne*, 21.09.98) Une semaine plus tard, toujours dans *Marianne*, Szafran loue le « *flamboyant parcours* » de Jean Daniel, directeur du *Nouvel Observateur*. Et puis, Szafran n'oubliera pas le directeur du *Monde*, dont il salue le livre (encore raté) sur la Corse (*Marianne*, 27.11.00).

Kahn a expliqué pourquoi il envoyait toujours son Szafran humer les truffes de la confraternité. *Marianne* était boycotté par les annonceurs. C'est pour aller « *dans le sens du marché publicitaire qu'une rubrique "coup de cœur" a été créée, afin de nourrir un discours plus positif* ». Un discours aujourd'hui honoré d'une Laisse d'or.

1. Quelques mois, plus tard, BHL consacrait trois lignes de sa chronique du *Point* à saluer un livre de potins politiciens de Szafran sur Chirac.

Pour relire pas relu

Laurent Joffrin-Mouchard, directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur*, a usiné un nouvel ouvrage. Après ses conversations révolutionnaires avec Claude Allègre, après un essai autobiographique consacré à Napoléon, Laurent Mouchard s'attaque au grand capital. D'emblée, il nous rassure : « *Non, la thèse de ce livre ne consiste pas à réinventer l'ancien marxisme-léninisme, ni à décrire une société férocement opprimée.* » En vérité, dans *Le Gouvernement invisible* (Arléa, 2001), Mouchard tente son énième repositionnement à gauche depuis le début des années 1990. Il s'indigne : « *Sous la poussée du capitalisme nouveau, le pouvoir s'est privatisé* » ; il dénonce « *une politique de simple adaptation au capitalisme mondial* » ; il rugit contre « *le sacre de la "modernité"* [qui] *revenait surtout à une interdiction de penser* » ; il s'emporte contre le Nabot malfaisant Alain Minc, « *un homme dangereux* ».

Dangereux ? Minc pourrait effectivement rappeler qu'il rencontra dans les années 1980 un jeune journaliste dévoué corps et âme à la cause de la « modernité libérale ». Aux oreilles des lecteurs de *PLPL*, son nom sonne comme une promesse de mensonge.

Mais ce n'est pas tout. Qui animait entre 1981 et 1984 le service économie de *Libération*, où l'on insultait les fonctionnaires et glorifiait les « gagneurs » ? Mouchard. Quel pédagogue de la soumission écrivait : « *Comme ces vieilles forteresses reléguées dans un rôle secondaire par l'évolution de l'art militaire, la masse grisâtre de l'État français ressemble de plus en plus à une forteresse inutile. La vie est ailleurs, elle sourd de la crise, par l'entreprise, par l'initiative, par la communication* » ? Encore Mouchard (*Libération*, « Vive la crise ! », février 1984). Qui, enfin, publia en 1984 *La Gauche en voie de disparition*, où un portrait béat de Ronald Reagan introduisait une succession de chapitres aux titres éclairants : « *Le capitalisme est l'avenir de la gauche* », « *Le marché est de gauche* », « *Défense des marchands de soupe* », « *Les syndicats sont ringards* » ? Toujours Mouchard !

Mouchard qui ment, et à qui *PLPL* déclara, il y a déjà longtemps : « *Monsieur Mouchard, à compter d'aujourd'hui,* PLPL *enregistrera, numérisera et analysera chacun de vos propos pour essayer d'y déceler les résidus minuscules de vérité qu'il pourraient contenir, malencontreusement.* » (Lettre de *PLPL* à Laurent Joffrin, 4 juillet 2000.)

La dictature sanguinaire du PPA

• Le quotidien *Le Parisien* du 20 novembre 2001 a consacré ses trois premières pages au chanteur Jean-Jacques Goldman. L'habituelle promotion accompagnant la sortie d'un disque était cette fois remplacée par une coulée de haine destinée à l'artiste. Son tort ? Ne pas avoir cédé aux conditions imposées par le Parti de la presse et de l'argent (PPA) – dans le cas d'espèce, *Le Parisien*.

Maurice Achard, pitbull du PPA, montra les crocs : « *On se demande, parfois, pourquoi Jean-Jacques Goldman a choisi un métier public, tant il en accepte difficilement les règles du jeu.* [...] *Il a du mal à communiquer. Avec la presse notamment, dont il semble se méfier d'une manière de plus en plus maladive... C'est d'autant plus ennuyeux que l'artiste en question est intelligent.* »

Puis Achard bondit sur Goldman : « *C'est un homme complexe, qui veut maîtriser son image autant que sa parole, sans se rendre compte qu'en se conduisant ainsi il empiète sur nos prérogatives. En refusant, par exemple, que sa photo et son nom figurent à la une de notre journal pour annoncer un hypothétique entretien, il se mêle de ce qui ne le regarde pas.* »

Ainsi le PPA fustige ceux qui ne se plient pas au moindre de ses caprices. *PLPL* détruira le PPA.

Sommaire

Page 2 : PLPL rééduque la presse : *Le Monde* réécrit l'histoire • Les Sardons parlent aux Sardons • pages 3 à 6, Dossier : LA PESTE FRANCE INTER • Radio France à New York • Mensonges à l'antenne • « L'impertinence, c'est la flatulence » • Radio Police • Radio MEDEF • page 7 : Brèves moustachues • page 8 : Profession : éditorialiste • Fotorino fait du vélo • page 9, Document PLPL : Quand les médias imposent leur candidat • page 10 : Les médias en guerre • page 11, Démontage de texte : Bernard-Henri, Edwy et leurs amis • page 12 : Jeux PLPL : Le juste prix

PLPL rééduque la presse...

Vu dans

Dans la ligne du « Nous sommes tous Américains », *Le Monde* réécrit l'histoire du Nicaragua sans jamais évoquer le rôle destructeur de la « contra » qui, soutenue par les États-Unis de Reagan, provoqua des dizaines de milliers de victimes et la destruction du pays.

L'ancien dictateur sandiniste Daniel Ortega tente de revenir au pouvoir au Nicaragua

Les Etats-Unis soutiennent le candidat du Parti libéral, Enrique Bolanos

L'élection présidentielle du dimanche 4 novembre au Nicaragua met aux prises le sandisniste [illegible] du pouvoir en 1990 après dix ans d'un régime de fer, et le candidat du Parti libéral, Enrique Bolanos, pénalisé durant la campagne par le bilan désastreux du gouvernement du président sortant, Arnoldo Aleman. Des mesures de sécurité ont été prises pour éviter tout incident ou débordement.

Après la chute de la dictature Somoza, M. Ortega, avait gouverné le Nicaragua d'une main de fer de 1979 à 1990, évinçant très vite les démocrates, avec lesquels il avait dans un premier temps partagé le pouvoir, plongeant à nouveau son pays dans les déchirements de la guerre civile, le désastre économique.

Contraint à des élections en 1990, le régime s'était effondré. Plusieurs de ses dirigeants étaient soupçonnés de s'être enrichis avec les nationalisations. M. Ortega s'est vu reprocher des comportements personnels condamnables. Il n'a dû qu'à son immunité de député...

Une tempête tropicale s'aba[illegible] et le nord du Ho[illegible]

MANAGUA
de notre envoyé spécial

Pas vu dans

Daniel Ortega tente de sortir le Nicaragua de dix années de misère capitaliste

C'est la troisième fois que Daniel Ortega participe à une élection présidentielle. Cette fois-ci, il aura pour adversaire le candidat du parti libéral, Enrique Bolanos, soutenu par les États-Unis. En 1979, une révolution populaire avait renversé la dictature Somoza qui, avec l'appui des États-Unis, avait pillé le pays, le laissant exsangue. Grâce à la révolution, les budgets de l'Éducation et de la Santé augmentèrent rapidement, une réforme agraire fut mise en œuvre, la baisse du taux de mortalité infantile valut au Nicaragua d'être salué par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Largement élu président en 1984, Daniel Ortega continua à affronter une rébellion d'extrême-droite, la « contra », financée et armée par l'administration Reagan. La guerre civile provoqua la mort de près de 30 000 personnes dans un pays de 4 millions d'habitants. En violation du droit international, les États-Unis n'hésitèrent pas à miner les ports du pays. Washington ayant fait comprendre que la rébellion durerait jusqu'au départ des Sandinistes, ceux-ci perdirent finalement les élections de 1990, puis celles de 1996. Contrairement à ce qu'avait fait la droite en 1984, les Sandinistes respectèrent aussitôt le verdict des urnes. Après dix ans de politique néolibérale, le bilan est sans appel : agriculture en ruine, misère touchant 70 % des Nicaraguayens (entre 1991 et 1999, la chute du pouvoir d'achat des salaires a été de 52 %), corruption dépassant les sommets atteints du temps de la dictature Somoza.

Les Sardons parlent aux Sardons

***PLPL* triomphe. La rédaction entièrement bénévole de *PLPL* a fait un effort considérable avec ce numéro. Il sera payé de retour par tous les diffuseurs, c'est-à-dire par tous les Sardons. L'organe central de la Sardonie, qui récuse le téléachat, ne compte que trois moyens de diffusion : les abonnements ; une vingtaine de librairies ; des milliers de lecteurs.**

Le nombre des abonnés va doubler dans les prochaines semaines. Pour les Sardons, tout est clair : refuser l'abêtissement marchand de Noël, c'est offrir un abonnement à *PLPL* (car, entre le bœuf et l'âne gris, Jésus lisait *PLPL* – ce qui aurait incité sa mère à rester vierge). Pour les librairies, c'est encore plus simple : chaque Sardon doit veiller à ce qu'aucune ville, aucun village, aucun hameau ne demeure sans lieu de diffusion, condamné à la férule du PPA. Une fois repéré le libraire volontaire, il suffit d'envoyer ses coordonnées à l'adresse de *PLPL*, qui se chargera du reste.

Enfin, la diffusion militante. Elle reste insuffisante. De nombreuses manifestations et réunions se sont déroulées sans que *PLPL* y soit présent et son nom scandé. C'est un scandale d'autant plus grand que des centaines de participants se précipitent sur notre journal avec reconnaissance chaque fois qu'on le leur propose. Une manifestation sans *PLPL* est une manifestation ratée. Commandez vos numéros cinq jours à l'avance.

Vive l'année nouvelle !

Vive *PLPL* !

Abonnement à PLPL :
100 F ou 20 € (à partir du 1er janvier) pour 10 numéros.
Règlement à l'ordre de PLPL adressé à :
PLPL, BP 2326, F-13213 Marseille CEDEX 02
Courrier électronique <redaction@plpl.org>
Site Internet <www.plpl.org>
Les abonnés qui souhaitent diffuser PLPL peuvent commander les numéros au prix de 50 F ou 10 € (à partir du 1er janvier) les 10 exemplaires, port compris.

À défaut de protestation de leur part :
- direction de la publication : Discepolo
- direction artistique : Panta
- direction granitique de la CRE : Rimbert & Halimi
- direction politique : Balbastre & Kalinowski
- direction de la propagande : Eugène & Vincent

N° de commission paritaire 0906 G 80702

Index sardonique des noms cités

Sardonie : territoire intellectuel libéré par *PLPL*.

Sardon : habitant de l'Internationale sardonique (IS), abonné à *PLPL* et qui s'emploie à le diffuser.

PPA : Parti de la presse et de l'argent. *PLPL* le détruira.

QVM : Quotidien vespéral des marchés bientôt coté en Bourse, parfois appelé *Le Monde*. Y bat le cœur du PPA.

ESU : Écho des start-up, parfois appelé *Libération*. En perdition.

Le RTA, Roi du téléachat : Edwy Plenel, animateur moustachu d'une émission publicitaire sur LCI, directeur de la rédaction du *QVM*, directeur adjoint de la SA *Le Monde*.

Trotskysme culturel : doctrine politique du PPA, défendue par le RTA. Elle permet de faire coïncider l'entrée en Bourse de son journal et la publication d'un livre à la gloire du trotskysme.

Raminagrobis (Ramina pour les intimes) : Jean-Marie Colombani, petit échotier poltron et sans envergure, directeur du *QVM*.

Dédé-la-Lèche : Dominique Dhombres, chroniqueur télé du *QVM*, espèce de sous-Schneidermann qui écrit et pense comme son maître Ronald Reagan.

Le Nabot malfaisant (expression que Karl Marx a employé pour décrire Adolphe Thiers, fusilleur de la Commune de Paris) : Alain Minc, président du conseil de surveillance du *QVM* et essayiste balladurien raté. Vient d'être condamné pour plagiat.

Laurent Mouchard (qui ment) : Laurent Joffrin, directeur (menteur) de la rédaction du *Nouvel Observateur*.

FFF Le Fourbe et Flatulent Four : Jean-Marc Four, journaliste de France Inter, animateur de la tranche d'information de midi. Sa devise serait : « *Pour un journaliste, l'impertinence, c'est la flatulence.* »

Guinea Pig : Eric Fottorino, cyclo-journaliste et rédacteur en chef du *Monde*. Le RTA (voir plus haut) en a fait le cobaye de ses expérimentations.

La Pie qui chante : Nicole Bacharan, historienne bavarde. Elle éduque les larves de Sciences-Po.

Bulletin d'abonnement à PLPL

Nom

Adresse

Courriel

☐ Abonnement à compter du n° :

☐ Commande de 10 exemplaires supplémentaires des n° :

☐ Abonnement de soutien

LA PESTE FRANCE INTER

Vous les entendez, vous les connaissez : vous les détestez. Radio France est infestée de personnages qui, tel le frelon Cavada, grouillent au portillon de la prétention. L'objectif du « président » (un titre que chacun doit employer en s'adressant à cet insecte coléreux) : gérer le « *groupe Radio France comme une série de marques complémentaires* ». Et toujours sacrifier l'intelligence à la chasse à l'audience.
Sur France Inter, la publicité est réglementée. C'est pour que l'auto-promotion règne sans partage. La radio publique lèche chaque livre nul (Pascale Clark) et chaque spectacle soporifique (Philippe Meyer) secrété par un journaliste de la maison (ronde). Les attentats de New York ont procuré à Radio France le prétexte d'un nouveau jaillissement d'avilissement : censure d'émissions susceptibles de critiquer la guerre (Daniel Mermet), interdiction de diffuser de la musique arabe, invitation de propagandistes des États-Unis, d'experts policiers et de profs de Sciences-Po. Dans le passé, France Inter a éduqué et disséminé certains des joyaux les plus étincelants de la déontologie et de l'irrévérence : PPDA, Jean-Pierre Elkabbach, Jean-Marc Sylvestre. Simultanément, la station absorbe les étalons de la presse et de la télé : Stéphane Bern, Laurent Mouchard-Joffrin, Philippe Tesson...
Mais une chose distingue encore France Inter : son ambition. Elle est démesurée : devenir RTL... Un RTL « distingué » qui diffuserait « Les Grosses Têtes » sous le nom de « Diagonales », qui racolerait autant que la concurrence mais en prétendant, comme toujours, faire entendre sa différence.

Les radios du service public survivent grâce à une fable pour demeurés que serinent leurs dirigeants, leurs employés et certains journaux (*Télérama* en tête) : France Inter, France Info ou France Culture se distingueraient des autres médiaquimentent par la qualité de leurs émissions, l'impertinence de leur ton ou la liberté de leurs informations. « *Nous sommes à France Inter, ce qui signifie : démocratie, pluralisme, tolérance et liberté. Le voisinage de Stéphane Bern et de Daniel Mermet, deux hommes venus d'horizons différents, en est la preuve. C'est ça, la beauté d'Inter !* [1] », claironne entre deux verres de whisky Jean-Luc Hess, le directeur de France Inter mis en place par Jean-Marie Cavada. La « *beauté d'Inter* », c'est aussi qu'aucun intellectuel, journaliste, artiste n'accepterait de renoncer à son pouvoir de radioachat en critiquant Radio France. Philippe Val et Marc-Olivier Fogiel, Henri Amouroux et Laurent Mouchard-Joffrin, qui ont tous pitance à l'antenne, se gardent de mordre la main qui les gave.

Leur devise ? « Mon dressage est réussi. »

En revanche, les auditeurs, qui n'ont rien à vendre, ne sont pas malentendants ni muets. Ils savent que si, dans les années 1960-1970, les journalistes de service public obéissaient aux ordres du pouvoir politique, ceux d'aujourd'hui sont serviles sans contraintes apparentes. Leur devise ? « Mon dressage est réussi. » Depuis longtemps, Radio France aime la réaction : les coassements intégristes du crapaud de bénitier François Foucart, responsable de l'endoctrinement religieux, ont été remplacés par les jappements boursiers de Michel Garibal, père spirituel de Jean-Marc Sylvestre. Hier, il s'agissait d'interdire aux femmes d'avorter, aujourd'hui d'ériger en modèles les gérants de fonds de pension qui jouent au golf avec l'argent des retraites.

Radio France à New York

À l'instant précis où les tours hideuses du World Trade Center cessaient d'encombrer l'horizon de Manhattan, Stéphane Paoli, animateur de la tranche matinale 7-9 sur France Inter, calculait mentalement le nombre de gourmettes en or que lui rapporterait son prochain ménage [2]. Tiré de sa torpeur, il dut s'envoler avec Nicole Bacharan, « *historienne, spécialiste de la politique américaine* », dont l'intarissable prolixité lui a valu, dès son premier cours de Sciences-Po, le surnom de « La Pie qui chante » – et qui chante en anglais !
La virée du duo infernal à New York, six jours après la chute historique du Word Trade Center, a donné lieu à un festival de perles. Perles précieuses : les auditeurs de France Inter apprennent tous les quarts d'heure l'existence d'un décalage horaire entre la France et les États-Unis, la météo de septembre à New York – et le tout au saut du lit. Lundi 17 septembre, Paoli invite un sociologue américain qui parle français : « *France Inter est à New York. Il est ici 1 h 16, 7 h 16 à Paris. Et en studio avec nous, et merci car il tard pour vous, Bill Canblum.* » Près des ruines fumantes du World Trade Center, Paoli est enthousiaste : « *Il y a toujours beaucoup de monde, même à cette heure-ci encore !* » Bill Canblum, endormi et décontenancé par l'allégresse du journaliste, répond d'une voix pâteuse : « *Non, il n'y a pas beaucoup de monde ce soir. D'habitude il y en a beaucoup, beaucoup, davantage...* » Mais Paoli, déchaîné, entend accomplir sa mission de service public à n'importe quel prix : « *Vous dites que, pour vous, ce n'est pas beaucoup. Nous, on est frappés de voir encore tellement de gens à cette heure-ci avec les bougies. Ça devient presque un rituel maintenant le soir dans les rues de New York.* » Canblum, auditivement en train d'entamer sa nuit : « *Ces jours-ci, oui, mais vous êtes à Times Square, il y a très peu de monde à vrai dire...* » N'y tenant plus, Bacharan caquette à tue-tête : « *Oui, moi je trouve aussi. Très peu de monde à Times Square. Times Square c'est* [rires] *un zoo absolument extraordinaire...* » Du fond du studio resurgit la voix du sociologue désormais galvanisé par l'importance du débat : « *Il y a des touristes, mais très peu de monde...* » Bacharan le coupe, presque blessante : « *Peu de touristes...* » L'Américain triomphera en fin de compte de cette pie qui chante : « *Peu de touristes, mais... mais les New-Yorkais ils sont en famille, chez eux...* »
Bacharan va profiter du sommeil de Canblum pour administrer aux auditeurs les audaces conceptuelles que seul procure le savoir complexe de Sciences-Po [3] : « *New York, c'est une ville assez dure. Et finalement, les gratte-ciel sont un peu un symbole, un message. Quand on arrive, on voit cette ville qui est folle, d'une certaine manière, et qui vous dit : "On est différent du monde entier." L'Amérique construit une autre démocratie, un autre monde et, dans l'Amérique, New York c'est la ville où tout est possible, où rien n'est inatteignable. Donc c'est vrai, un peu de douceur à New York, c'est assez surprenant.* » Ce n'était pas fini ; la pie était décidément intarissable. Très fière d'avoir soufflé à Raminagrobis [Jean-Marie Colombani, directeur du quotidien vespéral des marchés *Le Monde* et « professeur » à Sciences-Po [4]] son « Nous sommes tous américains », elle débite son credo : « *Et je parle de patriotisme, pas de nationalisme, c'est-à-dire la fierté de son pays, des notions simples comme la liberté, la démocratie et savoir jusqu'au fond de son cœur que ce sont des valeurs à défendre. Et à l'heure actuelle, ce qu'on voit, c'est des gens qui veulent la défendre, mais la défendre raisonnablement, intelligemment. C'est assez touchant je trouve, assez bouleversant.* »

Philippe Reltien lui aussi a été bouleversé. Ébloui par la logorrhée de la Pie qui chante (en anglais), cet ancien correspondant de France Inter à Washington devenu spécialiste de la police tient lui aussi à tirer son Scud radiophonique : « *On m'a raconté une histoire, c'est formidable. Après le premier choc sur la première tour, il paraît qu'il y avait des gens qui continuaient d'acheter en bas des hot dogs et du Coca Cola.* [...] *Bon, un accident, je vais quand même pas m'arrêter de m'acheter mon coca, etc. C'est ça New York, quoi !* [...] *C'est dingue, ils réinventent la vie !* » Paoli, qui a reniflé le scoop que les agences vont s'arracher, râle de joie : « *Vous avez raison de dire que c'est dingue ! Il y a des trucs sidérants.* [...] *Partout par terre, on vend des photos du drame, mais on les vend ! On vend des tee-shirts aussi ! Le bizness continue, quoi.* » C'est à cet instant que la pie devient chouette ; Bacharan hurle : « *Ah oui, c'est dans l'esprit de la ville ! Il y a une chose qui m'a toujours frappée quand je vais à New York, c'est que si tout d'un coup une averse se déclenche, vous avez au coin de chaque rue un vendeur de parapluies, alors que la minute d'avant il n'existait pas* [gloussements], *vous ne savez pas d'où ils sortent. Eh ben écoutez, voilà, on s'adapte.* »
La professeure à l'Institut d'études politiques de Paris ajoute : « *Les Américains sont brutaux. Ils sont quelquefois cyniques. Mais quand même ! Si on a le choix, ne vaut-il pas mieux que ce soient eux, s'il en faut un, qui soient première puissance mondiale ! Un pays qui partage nos idéaux de liberté et de démocratie. Plutôt que la Russie. Plutôt que la Chine !* »
Pensant alors à la muraille de Chine dont il a découvert l'existence grâce à une vieille publicité pour une marque d'automobiles, Paoli rebondit : « *C'est des débris à la taille américaine ! C'est monstrueux ! C'est énorme ! Ce sont des choses gigantesques sur des camions comme nous n'en connaissons pas, qui sont eux-mêmes totalement disproportionnés. Mais ça c'est vrai que c'est impressionnant !* »

Jean-Luc Hess était comblé. Le directeur d'antenne de France Inter avait été correspondant aux États-Unis du temps de Reagan. Et, pour lui, l'événement avait permis à France Inter de « faire écouter la différence » au moyen de commentaires étincelants d'intelligence et de finesse. Dépêchés depuis Paris, les quarante fantassins de l'information pouvaient également être fiers et, parapluie, hot dog et tee-shirt sous le bras, regagner leurs suites au Sofitel, NY. *PLPL* révèle le coût de l'opération pour la radio publique : 3 millions de francs.

Mensonges à l'antenne

Jean-Michel Apathie est un lézard. Il emprunte à ce petit reptile son naturel léthargique et son mode de locomotion. Mais le soleil et la vivacité l'effraient. L'intelligence le terrorise. C'est sans doute pourquoi on lui a confié la chronique des livres chaque

1. *Le Monde*, 20 mars 2000.
2. Le métier de journaliste à la radio publique laisse beaucoup de temps à Paoli ; il en profite. Présentateur épisodique de la chaîne satellite Forum, une filiale de Vivendi-Canal+ et de Bouygues-TF1, il touchait 40 000 F mensuels que venaient compléter de juteux appointements de la chaîne TMC (Monte-Carlo). Paoli, qui estime « *n'avoir jamais assez d'argent* », s'en procure quelques louches supplémentaires en alignant des « ménages », notamment via la société CCV Consultants, dont l'ancien patron n'est autre que Jean-Marie Cavada. En septembre 2000 par exemple, Paoli « animait » le congrès des organismes HLM à Bordeaux.
3. Sur le dressage par Sciences-Po des otaries savantes de la bourgeoisie, c'est-à-dire sur la construction sociale des vermisseaux boutonneux au service du capital (qui tue dans d'atroces souffrances), lire les textes de Pierre Bourdieu et Luc Boltanski, « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la Recherche en sciences sociales* (n° 2-3, 1976) et le livre d'Alain Garrigou, *Les Élites contre la République : Sciences-po et l'ENA* (La Découverte, 2001).
4. Échange de bons procédés caractéristique des méthodes mafieuses mises au jour par la science sardonne, Ramina hérite du prestige de l'institution universitaire en récitant ses éditoriaux indigents et les « analyses » de son Pygmallion le Nabot malfaisant [Alain Minc, président du conseil de surveillance du *QVM*]. De son côté, *Le Monde* présentera systématiquement Sciences-Po comme un établissement intellectuellement respectable...

LA PESTE

samedi sur France Inter. Le 22 septembre dernier, Apathie, plus paresseux encore que d'habitude, a choisi de présenter un magazine illustré. Côté photos, c'est *Paris Match*; côté texte, c'est du jus de Ramina. En d'autres termes, il s'agit du numéro hors-série *Le Monde 2*, qui vient de republier, cette fois sur papier glacé, le cocasse éditorial « Nous sommes tous américains » [5]. Ancien journaliste du *Monde*, Apathie a adoré le hors-série jetable : « *Nous vivons dans un monde où les prises de conscience sont rapides, sinon immédiates.* [...] *Ceci se traduit par la fabrication de documents très complets sur des événements qui viennent de se produire.* »

c'est à France Inter qu'Apathie a appris à commenter un événement avant même qu'il ne se produise

« Rapide » : c'est à France Inter qu'Apathie a appris que cette qualité permettait de commenter un événement avant même qu'il ne se produise. Exemple, le 14 septembre. Ce jour-là, les peuples européens sont sommés par les gouvernements et par le Parti de la presse et de l'argent (PPA) d'observer à midi trois minutes de silence pour démontrer que « nous sommes tous américains ». Dès 12 h 03, les auditeurs de France Info en reçoivent confirmation : de Naples à Reykjavik, « nous sommes tous américains ». À 12 h 05, Serge Martin, correspondant à Londres et roi des enquêtes instantanées, peut braire tel l'âne de la fable : « *Ici à Londres,* COMME PARTOUT EN GRANDE-BRETAGNE, *les Britanniques viennent d'observer les trois minutes de silence décrétées par l'Union européenne.* » Nicole Guillard, correspondante à Lyon, soutient à 12 h 07 que « *les trois minutes de silence ont été respectées dans* TOUS *les établissements scolaires, dans* TOUS *les hôpitaux de la ville et bon nombre d'entreprises où les syndicats avaient appelé à manifester compassion et solidarité aux victimes des attentats* ». Emmanuel Dellatre, correspondant à Rome, affirme à 12 h 09 que « *l'Italie vient de s'arrêter pendant trois minutes, que ce soit dans* TOUS *les offices publics, mais aussi dans la grande majorité des entreprises, dans les écoles, chez les artisans, les commerçants,* TOUT LE MONDE *a ainsi cessé le travail et resté en silence en signe de solidarité* ». Au flash de 12 h 15 Agnès Soubiran ment à son tour. Elle certifie : « *De Rome à Berlin, de Londres à Paris, de Madrid à Bruxelles, la vie s'est arrêtée durant trois minutes à midi pour partager la douleur du peuple américain. Huit cents millions d'Européens ont cessé le travail en mémoire des victimes des attentats aux Etats-Unis.* »

S'ils avaient prolongé leur enquête au-delà de quelques secondes, les journalistes de Radio France auraient pourtant remarqué une activité inhabituelle dans les locaux de *PLPL* à Paris, Lille, Marseille, Madrid, Bruxelles, Londres et Berlin : la saisie fut frénétique entre midi et 12 h 03 le 14 septembre 2001. Frénétique mais pas silencieuse : pendant trois minutes, des cris séditieux ont réveillé le ciel.

L'impertinence, c'est la flatulence

C'est au quotidien, quand l'actualité est atone, que les auditeurs mesurent le poids de l'information insipide. Dans cet exercice, Jean-Marc Four excelle. Présentateur de la tranche 13-14, il utilise son journal pour inviter ses amis policiers, juges, gardiens de prison ou responsables politiques à évoquer son sujet préféré : l'insécurité. Quand il tourne dans les couloirs de la Maison ovale de Radio France comme un hamster dans sa cage, une plaisanterie lui servirait de credo : « *Pour un journaliste, l'impertinence, c'est la flatulence.* »

PLPL s'est plongé dans les archives du Fourbe et Flatulent Four (FFF). Les résultats de l'analyse sont édifiants : au cours des six derniers mois, FFF a fait défiler dans son journal du « 13-14 » vingt-quatre invités sur le seul thème de la délinquance. Dix-sept personnalités sont venues parler de sport. La question sociale, elle, n'a justifié que sept invitations. Pendant cette même période, neuf spécialistes étaient conviés pour disserter sur la météo. Quand aucun crime ou chapardage de téléphone portable ne défraie la chronique, chacun a compris que le journal de Four ouvrira sur le sport ou sur la météo. C'est « le système FFF », très largement plagié sur Jean-Pierre Pernaut, qui a garanti les succès d'audimat du journal de 13 heures de TF1 [6]. Le Fourbe et Flatulent Four a d'ailleurs été responsable de la société des rédacteurs de France Inter. Le 30 octobre 2001, alors que des B52 américains pilonnent l'Afghanistan, dix des trente minutes du journal de France Inter sont consacrées au « *temps exceptionnel qu'il fait en France* ». Désireux de transformer son émission en un carrefour des scoops, FFF souligne : « *Vous voulez que j'vous dise : il n'y a plus d'saisons, mais au moins, cette fois c'est dans le bon sens.* » Puis Four donne la parole à un expert de service, un climatologue, à qui il demande si tout ça au fond n'est pas un peu dangereux. Car l'idée de terroriser ses auditeurs humecte les babines de FFF. Le 1er novembre, à la suite du déraillement sans gravité d'un TGV dans les Landes (le troisième seulement en dix ans), il interpelle le directeur régional de la SNCF à Bordeaux : « *Vous ne pensez pas qu'on risque un jour un très gros accident avec un TGV lancé à grande vitesse ?* » Le lendemain, la mise en circulation d'une fausse carte de crédit lui permet de vidanger ses énormes glandes salivaires : « *C'est quand même assez inquiétant, ce que vous nous racontez là. Y a-t-il un danger pour chacun d'entre nous ?* »

Le présentateur du 13 heures est aidé par une grande partie de la rédaction, bien dressée à faire mousser le moindre fait divers. Rien ne doit troubler le déversement des eaux usées de la banalité dans les tympans dévastés des auditeurs de Radio France. Quand, le 31 octobre 2001, la multinationale Alcatel annonce le licenciement de 10 000 salariés, l'information est évacuée au journal de 8 heures en quelques secondes par Patrick Roger, un clone de Jean-Marc Four. En revanche, les frasques d'une skieuse balladurienne, Régine Cavagnoux, vont mobiliser toutes les rédactions : trois ans après que la princesse de Galles se soit moulée dans un poteau du tunnel du pont de l'Alma, Régine avait eu la mauvaise idée de s'encastrer dans un entraîneur allemand. Pour France Inter,

5. Publication coquine de Ramina, *Le Monde 2* est détenu par la famille Siegel, le groupe *Le Monde* et le groupe Hachette-Lagardère.

6. Interrogé par *Télérama* (09.12.98), Jean-Pierre Pernaut avait livré sa philosophie de l'information : « *Le 13 heures est le journal des Français, qui s'adresse en priorité aux Français et qui donne de l'information en priorité française. Vous voulez des nouvelles sur le Venezuela ? Regardez la chaîne vénézuelienne. Sur le Soudan ? Regardez les chaînes africaines. Le journal de 13 heures de TF1, c'est le journal des Français.* »

BERNARD GUETTA EMBOURBÉ

Pour agrémenter leur tourisme new-yorkais, Paoli et Bacharan ont été assistés par Bernard Guetta. Est-ce d'avoir voulu voler sa place à Ramina à la tête du *Monde* – et d'avoir raté –, d'avoir tenté de remplacer Laurent Mouchard-Joffrin à celle du *Nouvel Observateur* – et d'avoir raté –, d'avoir essayé de lancer un quotidien européen – et d'avoir raté –, d'avoir publié une série de livres – tous ratés – qui aurait trempé chez Guetta sa conviction d'avoir toujours raison ? Oui. Mais la géopolitique guettiste impose aussi de se contredire très souvent pour pouvoir, toujours aussi péremptoire, servir de sac à vent aux lieux communs du jour. Exemple, l'Afghanistan. D'abord, les Américains vont gagner ; ensuite, ils vont s'enliser ; enfin, ils ne pouvaient que gagner et ceux qui prétendaient qu'ils allaient s'enliser étaient des crétins.

Guetta I, le 19 octobre 2001. Les Américains bombardent et leurs ennemis talibans sont quasiment défaits : « *Ce régime est en tout état de cause aux abois, virtuellement fini.* »

Guetta II, le 1er novembre. Les talibans triomphent et les Américains s'embourbent : « *Jour après jour, l'idée s'ancre dans la région que les talibans pourraient survivre aux bombes, les Américains s'embourber.* »

Guetta III, 14 novembre 2001. Les talibans s'enfuient : « *Depuis le 11 septembre, on avait mille fois entendu que le ressentiment anti-américain était si fort, qu'il assurait de telles sympathies aux terroristes, que les États-Unis ne pourraient que s'embourber dans les montagnes afghanes.* [...] *C'était là le plus aveugle des raisonnements. Un raisonnement mécanique, apolitique.* »

Celui de Guetta deux semaines plus tôt...

Le seul point sur lequel Bernard Guetta n'a jamais varié durant toutes ces semaines a été le soutien inconditionnel à la guerre et à la politique américaine. Le 1er novembre, il écrit dans *L'Express*, hebdomadaire Vivendi qui abrite déjà les chroniques des aides de camp de George W. Bush, Jacques Attali et Claude Allègre : « *On doit avoir tous les doutes possibles sur les bombardements américains, mais, entre les États-Unis et Al-Qaeda, entre une démocratie contestable et l'absolue barbarie, mon camp est choisi.* » Un peu plus tôt, sur France Inter, Guetta avait léché les orteils du valet britannique de Bush, Tony Blair, « *virevoltant, passionné, dispensant des conseils de prudence à Washington, en route pour Islamabad quand on le croit encore à Moscou, voire aux communes. Bravo, bel ouvrage !* » (5 octobre). Trois semaines plus tard, Guetta se courbe pour lécher la plume d'un journaliste américain inconditionnel d'Israël. Il s'agit de Thomas Friedman, un plumitif du *New York Times* aussi vaniteux que nul (un peu comme Raminagrobis-Colombani). Guetta lit à l'antenne un passage presque raciste dans lequel Friedman ironise sur les alliés de l'Amérique : « *Le samedi, l'Égypte est avec nous à la condition que nous ne le disions à personne et que nous ne mentionnions pas que nous lui distribuons deux milliards d'aide par an. Yasser Arafat n'est avec nous qu'après dix heures du soir, les jours de semaine, quand les Palestiniens qui ont dansé dans les rues après l'attaque des tours vont se coucher* [sic]. *L'Alliance du Nord est avec nous à condition que nous fournissions des sandales neuves à ses troupes et donnions des passeports américains aux mille premiers de ses hommes à atteindre Kaboul.* » Émerveillé, Guetta commente : « *C'est de très loin le meilleur journaliste américain de sa génération, mais trop fin, trop averti des affaires du monde et du Proche Orient en particulier. Tout simplement trop bon. Trop en avance pour refléter le regard américain du moment.* » (29 octobre)

En 1999, ce Friedman, « *trop bon, trop en avance* », avait eu la révélation : la mondialisation « *constitue le stade suprême de la civilisation humaine, à la fois désirable, digne de susciter notre confiance, de nous rendre riches et libres, d'améliorer dans le monde entier chacun et toute chose.* [1] » La philosophie de France Inter, en somme.

Parfois, las de la suffisance pourtant bafouillante de Guetta, des invités de France Inter lui rabattent le caquet. Le 21 mai 2001, le soulèvement palestinien avait déjà fait plus de 700 morts et Guetta persistait néanmoins à mettre sur le même plan les assassins israéliens et leurs victimes. Leïla Shahid, porte-parole en France de l'autorité palestinienne, explosa : « *Bernard Guetta aime beaucoup la symétrie entre les occupants et les occupés.* » Cette fois-là, le petit coq Guetta se tint coi.

1. Lire Thomas Frank, « Un journaliste chante la mondialisation », *Le Monde diplomatique*, juillet 1999.

FRANCE INTER

L'AVIDE CAVADA : FLAGORNERIE ET PRÉTENTION

Si le poste de directeur d'antenne est prioritairement attribué à des fats narcissiques (Laure Adler pour France Culture) ou blasés (Jean-Luc Hess à France Inter, Pierre Bouteiller à France Musiques), le titre de directeur de Radio France est réservé aux échines les plus flasques. Avant Cavada, Jean-Noël Jeanneney, historien de cocktail puis sous-ministre cressonien [ndlr : Édith Cresson fut Premier ministre entre 1992 et 1993], et Roland Faure, ancien patron de Radio Tour Eiffel, ont occupé ces fonctions.

Cavada exige qu'on l'appelle « Monsieur le Président ». Lui même a beaucoup usé de ce vocable flagorneur pour courtiser une série d'hommes politiques grâce auxquels il espérait parvenir à décrocher le seul poste ajusté à sa prétention, celui de président de France Télévision. En mars 1995, Jean-Marie Cavada invita Jacques Chirac, candidat à l'élection présidentielle, alors en tête des sondages, à son émission « La marche du siècle ». Alors que le matin même, *Le Canard enchaîné* avait révélé que Chirac occupait pour une bouchée de pain un appartement de la Ville de Paris, le « grand professionnel » couronné par trois Sept d'or demandait au futur président : « *Combien pouvez-vous me citer, M. Chirac, de variétés de pommes ?* »

En dépit de tous ses efforts, Cavada a échoué à diriger la télévision publique. Penaud, il s'est vautré dans le petit trône de roitelet de Radio France. Il s'y accrochera comme à un os jusqu'à l'âge de la retraite. Il n'a nulle critique à redouter des autres médias. Il les a domestiqués en offrant des émissions et des chroniques France Inter à Laurent Mouchard [Laurent Joffrin, directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur*], à Philippe Val [dictateur de la rue de Turbigo où siège le *NEM*, *Non-événement du mercredi*, ou *Charlie Hebdo*] sans oublier, sur France Culture, l'octroi d'une émission hebdomadaire à Ramina [Jean-Marie Colombani, directeur du *QVM*, ex-*Le Monde*] et à sa cour ; une autre, quotidienne, à l'opportuniste Sylvain Bourmeau, qui dirige *Les Inrockuptibles*, hebdomadaire en fin de course, exclusivement apprécié par des artistes ratés, de vieux renégats branchés, sans oublier BHL et Arielle Dombasle.

Et Cavada ne s'est pas trompé : quand il a décroché un nouveau mandat à la tête de Radio France, le *QVM* l'a léché sans mesure, chantant son « *énergie* », un « *bilan globalement positif* » et « *un caractère bien trempé* ». Sonnant comme un tract publicitaire – et d'ailleurs aussi mal écrit qu'un édito pro-américain du *Monde* –, l'article se concluait ainsi : Cavada « *a orchestré la mutation de Radio France, qui perd peu à peu ses oripeaux de maison vieillissante, fermée sur elle-même ou enkystée dans un malaise récurrent* ». (*QVM*, 22.11.01.) Même si des milliers d'auditeurs ont écrit pour demander qu'il soit renvoyé, Ramina-Colombani n'a aucun souci à se faire concernant son émission – et ses appointements (tenus secrets) – de France Culture…

Quand il postillonnait encore dans un micro, Cavada animait des émissions prétentieuses comme « La marche du siècle », sur France 3, ou bien « Philo-j'aime », sur France Inter. Certains coups de langue aux puissants – et insultes aux faibles – ont illuminé sa carrière. Le 4 avril 1998, il invite sur France Inter les sous-philosophes mondains Luc Ferry et André Comte-Sponville, coauteurs d'une suite de mots. Dans son style verbeux inimitable, qui engendra le verbe « cavader » (voir définition ci-dessous), Cavada évoqua alors « *le monde tel qu'il est et que par définition nous ne pouvons pas changer* ». Puis, l'entretien conclu, il passa de la cuistrerie à la flagornerie : « *C'est un volume tellement intéressant de deux auteurs vraiment significatifs dans notre époque* [sic] *que je vous propose de nous retrouver la semaine prochaine.* » Le 11 avril, effectivement, ce fut le retour sur France Inter du duo des « auteurs vraiment significatifs dans notre époque ».

Pour les faibles, le traitement est plus rude. Le 7 janvier 1998, « La marche du siècle » était consacrée à « L'école de l'échec ». Les élèves sur le plateau (endroit où l'on suggère des « solutions » en présence d'un ministre et de sociologues rampants ou de profs de Sciences-Po) sont plutôt blonds. En revanche, les élèves des reportages (qui sont là pour permettre de mesurer l'énormité du « problème ») sont presque tous « bruns »… Un écrivain s'en étonne : les Beurs et les Noirs, « *on ne les voit qu'en reportage et c'est dommage* ». Cavada explose : « *C'est une facilité de votre part. Vous savez bien que s'ils ne sont pas invités* [les « bruns »] *c'est par égard pour eux. Ils ne savent pas s'exprimer. C'est encore pire pour eux s'ils sont sur un plateau.* »

En plus de ses casquettes, simultanées ou successives, de journaliste, producteur, animateur, président de La Cinquième, de RFO, de Radio France, Jean-Marie Cavada a été patron d'une entreprise de production audiovisuelle. « La marche du siècle » fut longtemps fabriquée par Théophraste et Théopress, dirigées par Cavada. À ces deux entités s'adossait « CCV Consultant », une société destinée à réaliser des « ménages » grassement rémunérés (de 20 000 à plus de 100 000 F l'après-midi pour une animation). En 1992 et 1993, on reprocha à Cavada d'avoir utilisé le sigle « La marche du siècle », propriété du service public, en vue de réaliser des émissions publicitaires pour le compte d'un laboratoire pharmaceutique et de Peugeot. Interrogé par *Libération* (01.04.97), Cavada commença par cavader à perte de langue. Enfin, il conclut : « *Je ne vois pas en quoi ces activités peuvent gêner.* »

Cavader : [v. tr.] N'avoir rien à dire et se montrer néanmoins incapable de terminer une phrase ; comprenant qu'elle n'a aucun sens, en formuler une autre encore plus longue pour débroussailler la précédente. Et ainsi de suite.

la nouvelle est un triomphe : treize des trente minutes du journal de 13 heures lui sont dédiées. Tout le registre de l'info délavée y passe : un direct de l'hôpital où Oliver Poujade nous apprend l'heure exacte de sa mort ; un reportage de Richard Vivian dans le village de « *cette fille extraordinaire* » où « *l'émotion est considérable* » ; un communiqué grandiloquent d'un adjoint au maire le « *visage marqué par l'émotion et la nouvelle* » ; des témoignages larmoyants d'habitantes – avec Yvette, « *on est mal dans notre cœur… dans notre corps* » ; pour Denise, « *elle était sympa avec les enfants* » ; les cloches de l'église qui « *retentissent de longues minutes* » ; un entretien en direct avec le président de la fédération française de ski ; un portrait, signé Jean-François Rhein, emblématique de la prose des journalistes sportifs : « *Une persévérance, une obstination, un courage, sans parler d'un talent bien sûr à nul autre pareil qui lui permettront à trente ans, au crépuscule de sa carrière, de se hisser enfin au niveau des meilleurs.* » Enfin, c'est le tour des frères siamois du capital : un communiqué de l'Elysée salue « *le courage hors du commun* » ; une coulée de guimauve ex-trotskyste nous confirme le don de Lionel Jospin pour le mensonge : « *J'ai été bouleversé de l'annonce.* » Un ouvrier du bâtiment glissant de son échafaudage mal ficelé par un patron avide de bénéfices suscite moins de trémolos. Car, *PLPL* le révèle : alors que trois skieurs sont morts d'un accident du travail depuis 1970, 68 352 autres salariés ont, dans le même temps, été victimes de leur métier sans émouvoir FFF, Chirac ou Jospin (sources : CNAM).

Le calvaire – non pas de Régine Cavagnoud, mais des auditeurs – va prendre fin une semaine plus tard, le lundi 5 novembre, jour de l'enterrement de la skieuse balladurienne. Jean-François Rhein bêle son oraison : « *Le ciel, ce mâââtin au deuussus de Lâââ Cluzaz, grîîîs et trîîîste, de grôôs nuages s'accumulent sur la chaîîînes des Aravis. La tristêêêsse, le recueillement se lisent sur tous les visâââges…* »

Radio Police

Pour France Inter, Cavagnoud évoque un sentiment positif. « *Une championne, une personnalité très attachante, modeste et souriante mais battante jusqu'au bout des ongles.* » En somme, tout le contraire des sauvageons de banlieues pourvoyeurs de ce « sentiment d'insécurité » dont se repaissent les journaux de Radio France et les émissions de France Culture [7].

Sur France Info le 27 janvier 2000, on a choisi de s'intéresser à la violence à l'école. Les auditeurs ont droit toutes les heures aux jérémiades du présentateur : « *Rackets, agressions, et parfois même tortures, les violences se multiplient à l'école, tout comme les plans pour tenter d'y mettre fin* […] *France Info Plus fait le point aujourd'hui sur ce dossier avec des témoignages de victimes de cette violence et notamment de rackets.* » Le plus effrayant de ces témoignages fut assurément celui de « Jérémy » : « *Il y a un garçon qui me donnait des ordres : "Il faut que tu changes de look, de coiffure", avec un ton méchant à chaque fois. Euh, je peux pas dire, bon, qu'ils m'ont vraiment frappé, mais ils m'ont poussé. Après, en cours, il y a une fille qui lançait des bouts de gomme, des bouts de craie sur moi. Et là, bon, j'ai craqué. J'ai dit : "Ça peut plus durer." Et donc j'ai parlé. Ça m'a soulagé. Je suis moins stressé à la maison.* »

Pour conserver un certain crédit, Fréquence Police n'oublie pas de se couvrir à « gauche »

Lundi 3 septembre 2001, Jean-Marc Four exulte. Le directeur de cabinet du maire de Béziers a été assassiné : « *Ce n'est pas un simple fait divers. L'incroyable course poursuite qui a eu lieu dans les rues de la ville a de quoi frapper les imaginations.* […] *Et ce qui frappe, c'est l'impressionnant arsenal dont disposait ce petit délinquant.* » Dès l'aube, le ton avait été donné : « *Béziers se réveille ce matin sous le coup de l'émotion. La ville a vécu une véritable scène de guerre urbaine.* […] *L'insécurité sera sans doute l'un des thèmes forts de la course à la présidentielle.* » À 13 heures, FFF, le Fourbe et flatulent Four, interroge une sociologue : « *Alors, imaginons que je sois un petit délinquant – hypothèse d'école –, j'ai envie d'un lance roquette, je fais comment ?* […] *Plusieurs dirigeants politiques – Alain Madelin, par exemple – affirment qu'il faut – je cite – "sortir les armes de guerre des cités". Ça veut dire qu'il y a beaucoup d'armes de guerre selon vous dans ces cités ?* » Le visage détrempé par les postillons du présentateur, la sociologue finit par lâcher : « *Ben, il y en a oui, et pas seulement les jeunes. Tout le monde est armé hein !* »

Depuis septembre, les radios du service public mélangent sans vergogne les événements de New York et les faits divers français. En l'espace d'une semaine, France Inter a décliné trois émissions spéciales autour de cet amalgame. « Le téléphone sonne » du 26 octobre 2001 interroge : « *Islamisme et intégration : il y a-t-il ou pas un effet Ben Laden dans les banlieues.* » Quatre jours plus tard, « Le téléphone sonne » fait grésiller ce sommaire provocateur : « *Sécurité ou liberté : jusqu'où peut-on aller pour combattre la délinquance et la menace terroriste ?* » Le lendemain, l'émission « Respublica », confiée à Pierre Le Marc, un sous-Alain Duhamel, permet à Charles Pasqua d'épancher une montée de bile : « *Il faut que la peur change de camp.* […] *Ceux qui font si peu de cas de la vie humaine, qui n'hésitent pas à kidnapper des enfants et à les assassiner, à torturer des personnes âgées et à les assassiner, savent en définitive qu'ils ne risquent rien. Ils sortiront au bout de dix ans. Voilà la réalité. Et moi je dis : il faut au moins qu'ils aient la menace du châtiment suprême.* »

Mais, pour conserver un certain crédit, Fréquence Police n'oublie pas de se couvrir à « gauche ». Presque chaque jour, elle héberge un journaliste du *NEM* [*Non-événement du Mercredi*, ou *Charlie Hebdo*] désireux de vendre son dernier livre de croquis (Cabu) ou de promouvoir son nouveau spectacle (Val). Ainsi, lundi 12 novembre 2001, Pascale Clark reçoit Philippe Val

7. Lire « Glapissements sécuritaires sur France Culture », *PLPL* n° 4, 2001. Lire aussi (et commander par dizaines) le numéro 6 de *PLPL* sur « Les pyromanes de l'insécurité », avec sa désormais célèbre affiche « Les médias mentent ». Jamais la diffusion de ce numéro n'a été plus urgente. Quant à l'affiche, elle devra être placardée dans toutes les villes de France !

LA PESTE FRANCE INTER

SUR FRANCE INTER, DASSAULT VEND SES AVIONS DE GUERRE

Le vendredi 18 mai 1999, en pleine guerre du Kosovo, Serge Dassault est invité par Stéphane Paoli à faire l'article de ses avions de guerre concurrencés par le matériel américain. Il donne donc lecture de sa brochure publicitaire.

« *Tous nos avions ont été utilisés de façon parfaite, les précisions de tir ont été parfaites, les avions étaient très disponibles, le nombre de mécaniciens pour les utiliser a été très faible. Les Mirages 2000 D ont été parfaits. Le Mirage 2000 D est un avion d'attaque au sol, donc il visait très bien. Ce qu'il ne pouvait pas faire, c'est de l'interception. C'est pour ça que nous faisons le Rafale ou même le Mirage 2005 qui fait les deux, attaques au sol et interceptions. Donc le Rafale aurait été parfait, or on l'aura bientôt, je l'espère, en tout cas il est commandé donc tout va bien. Le Mirage 2000 D a été parfait, on n'a rien à envier aux Américains, on n'a aucun complexe à avoir.* [...] *Nos avions étaient les meilleurs. On n'est pas moins bons, c'est pas vrai. On n'a aucun complexe à avoir vis-à-vis d'eux. Le Mirage 4, qui a quarante ans maintenant, continue à faire des missions photo qui ont été excellentes.* [...] *Donc on n'a rien à envier aux Américains.* [...] *Si on mettait plus d'argent dans notre budget – c'est une question de volonté politique : tout d'un coup, on trouve de l'argent pour payer des déficits énormes dans l'économie, les affaires sociales ou autre.* [...] *On le trouve, l'argent ! Si on voulait avoir un budget militaire plus important, on trouverait l'argent. On le trouve, l'argent, en France et en Europe !* [...] *Mais non ils* [les avions de Dassault] *sont pas chers ! C'est pas vrai ! On dit n'importe quoi ! Le Rafale unitaire fabriqué en série vaut 300 millions de francs sans armes. Les avions américains sont aussi chers. On n'est pas plus chers. Nous n'exportons pas parce que le marché n'est pas encore là. Le marché du Rafale arrive en 2004-2005. Les premières commandes vont arriver en 2000-2001. Des tas de pays nous demandent des propositions. Le Rafale va avoir un succès formidable.* »

Deux ans plus tard, Serge Dassault publie un « livre », *Un Projet pour la France*. Jean-Michel Apathie décide qu'il est temps de faire connaître à ses auditeurs les talents de philosophe politique du fabriquant de Rafale. Il confie son ravissement : « *Dans une démonstration convaincante, Serge Dassault affirme que la France est un des pays européen où le travail est le plus taxé. Beaucoup le disent. Page 145, il montre, graphique à l'appui, que la dette publique est passée en vingt ans de 400 milliards de francs à 5300 milliards de francs. Et il ajoute que cette explosion est imputable tant à la gauche qu'à la droite.* [...] *En fait, Serge Dassault écrit ce que beaucoup de gens pensent et même que beaucoup de responsables politiques théorisent. Libéralisme social, social-démocratie. Lui préfère parler du libéralisme participatif. Pourquoi pas ? Mais on voit bien qu'en quelques années la France a liquidé ses vieux démons idéologiques, que plus personne ne veut sérieusement aujourd'hui étatiser l'économie.* [...] *Certains jugent que, du coup, la politique est terne. Du moins est-elle réaliste. La contestation de cette réalité idéologique aujourd'hui vient essentiellement du refus de la mondialisation. Mais les mouvements qui portent cette contestation* [...] *sont trop intransigeants pour formuler une alternative à la mondialisation.* Un projet pour la France *est édité chez Valmonde, 191 pages, 98 francs. Des coordonnées que vous retrouverez sur France Inter point com.* » (France Inter, 30.06.01)

dans son émission « Tam-tam, etc. ». Quatre jours plus tard, les dessinateurs du *NEM* Willem et Cabu sont les invités de Pascale Clark dans la même émission... Et la veille, Michel Polac, chroniqueur au *NEM*, était venu chez Albert Algoud dans une émission de 18 h 15, « La partie continue », où Philippe Val tient déjà une rubrique régulière. L'actuel spectacle du dictateur de la rue de Turbigo est d'ailleurs sponsorisé par France Inter. Et il arrive à Jean-Luc Hess – employeur de Jean-Marc Sylvestre, de La Pie qui chante et de Jean-Marc Four – d'accepter de participer à des manifestations organisées par le *NEM*.

Dans l'émission du 16 novembre de Pascale Clark, un dactylographe sardon a relevé cet échange entre Cabu et Plantu [8] :

CABU : Notre boulot, c'est de dénoncer la guerre.

PLANTU : Tu disais pas ça au moment du Kosovo.

CABU : Le Kosovo, c'est pas une guerre. Je suis pour une ingérence dans les pays totalitaires. Il faut déstabiliser les dictateurs.

Peu après, George W. Bush aurait appelé pour féliciter le soldat Cabu. Mais impossible de le joindre : Cabu dialoguait tendrement avec Marcel Bigeard. Ce dernier lui expliquait que la guerre d'Algérie n'était « *pas une guerre, mais une entreprise de pacification* ».

Radio MEDEF

« *Lorsque l'État intervient, ça finit par craquer.* » (14.10.97) – « *Qu'est-ce qui crée l'emploi ? C'est un coût de travail pas trop cher.* » (17.11.98) – « *Ce qui est naturel, c'est le marché.* » (24.4.01.)

Bienvenue sur France Inter, radio de service public. Bienvenue dans le petit monde de Brigitte Jeanperrin, journaliste économique très proche de la CFDT et zélatrice de Nicole Notat. Jeanperrin a pour mission d'équilibrer à gauche les chroniques de Jean-Marc Sylvestre.

Jean-Marc Sylvestre, Brigitte Jeanperrin ou Pierre Le Marc, salariés du service public, « nantis » d'avantages conquis par d'autres salariés qu'eux, fustigent l'État et réclament « *un coût de travail pas trop cher* ». Mais ils ont garde de révéler le montant de leur salaire (largement plus de 20 000 francs par mois), la durée de leurs congés payés (huit semaines, plus trois semaines de RTT), l'âge de leur retraite (60 ans). Brigitte Jeanperrin tempête contre les salariés qui en veulent « toujours plus » : « *Le passage aux 35 heures, il y a aussi des devoirs.* [...] *Au bout d'un moment, on peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre.* [...] *Si on veut qu'il y ait de la création d'emplois dans l'entreprise, il faut bien aussi donner une part du gâteau.* » (« Radio com », 26.06.01)

Apathie est un ancien journaliste du *Parisien Libéré*, de *L'Express*, du *QVM*. Fidèle à la ligne Ramina (« Nous sommes tous américains »), il ne cesse de faire l'éloge du secteur privé (pour les autres), lui qui n'a pourtant pas jugé opportun d'y rester. Le 21 mars 2000, il explique : « *Le secteur privé, lui, change. En trente ans, il a beaucoup évolué et, on le voit tous les jours, il s'adapte aux situations nouvelles auxquelles il est confronté. Le secteur public en revanche, en France, c'est plus difficile. On se souvient tous de l'hiver 1995.* »

Un an plus tard, le samedi 7 avril 2001, Apathie emploie sa chronique à radiovendre un best-seller procapitaliste. Il s'agit de *Notre État*, dont les auteurs sont deux anciens fonctionnaires « pantoufleurs » [9], Roger Fauroux et Bernard Spitz. Pour Apathie, ce livre est une Bible : « *Il décrit le malaise des fonctionnaires, les blocages de l'Éducation nationale, l'archaïsme des relations sociales au sein de l'administration, le caractère explosif du dossier des retraites. L'urgence d'une réponse est bien évidemment mentionnée, parce que la révolution technologique est là, parce que la mondialisation des échanges l'exige.* »

Sur les ondes de Radio France, le recrutement monolithique des journalistes propage le souffle fétide d'un tel vent idéologique. Désormais, Jean-Marc Sylvestre, qui a dynamisé le réveil rageur de générations d'auditeurs, fait presque figure de ganache malthusienne, vaguement marxisante. En multipliant les chroniques consacrées à l'euro, à l'entreprise, aux patrimoines ou à la Bourse (royaume de Jean-Pierre Gaillard), France Info a décidé de rendre impossibles d'autres amours radiophoniques que celles de l'argent. Dans « Question d'argent », justement, qui est à la radio publique ce que « Le Monde Argent » est au *QVM*, François de Witt aborde le problème des retraites sans circonvolutions. Selon lui, trois mesures s'imposent pour rééquilibrer le régime entre le public et le privé : « *La première consiste à porter de 37 ans 1/2 à 40, comme dans le privé, le temps nécessaire à un fonctionnaire pour obtenir une retraite pleine. La seconde consiste à relever d'environ un point le taux de cotisation des fonctionnaires titulaires. Et la troisième consiste à indexer les retraites des fonctionnaires sur les prix.* » (France Info, 05.10.01)

Jean-Marc Sylvestre, Brigitte Jeanperrin ou Pierre Le Marc, qui eux sont des salariés de luxe du service public, fustigent l'État et réclament « un coût de travail pas trop cher »

Récemment reconduit à la présidence de Radio France, Cavada n'a plus qu'une obsession : gérer ses radios comme des entreprises privées. D'ailleurs, le patron adore comparer France Inter, France Info, France Culture ou France Musique à « *une série de marques complémentaires* ». Et il a confié ses « visions » croisées de la culture et du marché : « *Je suis globalement satisfait des marques de Radio France.* [...] *Il semble qu'il y a aujourd'hui un désir de légèreté et un immense besoin de biens et de services notamment culturels. À nous de proposer des émissions qui correspondent à ces nouvelles mentalités.* [...] *Il s'agit désormais de moderniser le management mais aussi la gestion et la place des programmes issus des régions. En bref, il faut "déjacobiniser" certaines de nos marques.* [...] *Nous sommes très avancés du point de vue de la conception des produits.* » (*Le Figaro*, 24.07.01)

C'est cependant dans le journal des publicitaires *CB News* que Cavada a exulté : « *Radio France est désormais un groupe de radios dans lequel les marques sont au premier rang. Nous avons fait la même opération que BSN avec Danone.* » Des années de fadaises ont ainsi transformé le cerveau des auditeurs en yaourt liquide.

8. Pour nous faire parvenir des informations sur les médiaquimentent, écrire à Rédaction *PLPL*, BP 2326, F-13213 Marseille CEDEX 02. Les citations doivent être extrêmement précises, datées et référencées, basées sur la transcription rigoureuse d'enregistrements s'il s'agit d'émissions de radio ou de télévision. Pour un travail bâclé, s'adresser à Edwy Plenel, Service Téléachat Moustachu (STM), *Le Monde*, 21 bis, rue Claude Bernard, F-75005 Paris.

9. Pour un haut fonctionnaire, pantoufler signifie passer du public au privé en s'engraissant au passage. L'État forme ainsi gratuitement des hauts fonctionnaires qui monnayent leur savoir-faire et leurs réseaux dans l'administration au service du capital. *PLPL* punirait de travaux forcés cette pratique et, rétroactivement, tous ceux qui s'y sont livrés. Les cas les plus vermineux sont ceux d'Alain Minc et de Jacques Attali. *PLPL* les enverrait tous deux casser des cailloux dans un bagne et les contraindrait, pour parfaire leur châtiment, à relire leurs œuvres complètes. Quant à Bernard Spitz, ce maître des requêtes au Conseil d'État, ancien directeur de cabinet au secrétariat d'État au Plan et ancien collaborateur de Michel Rocard à Matignon, il vient de rejoindre Vivendi Universal. Roger Fauroux, ancien ministre « socialiste », est l'un des cofondateurs (avec Alain Minc, Pierre Rosanvallon et François Furet) de la Fondation Saint Simon, « boîte à idées » lancée au service du patronat en 1983.

Brèves Moustachues...

Journalisme de référence

Ne sachant plus comment parler de l'euro, le *Quotidien vespéral des marchés* (ex-*Le Monde*) racle les fonds de tiroirs. Un article de la rubrique « Kiosque » (17.11.01) est titré : « *Une ex-star du porno raconte comment elle a voulu aider l'euro.* »

Trotskysme culturel

Le 22 octobre 2001, les journalistes du *Quotidien vespéral des marchés* (ex-*Le Monde*) votaient l'introduction en Bourse de leur journal.
Le plan avait été concocté par le trio de pitres Raminagrobis [Jean-Marie Colombani, PDG du *QVM*], son conseiller le Nabot malfaisant [Alain Minc] et leur palefrenier moustachu [Edwy Plenel, également Roi du téléachat sur la chaîne Bouygues LCI]. Le comité d'entreprise s'est naturellement opposé avec horreur à la soumission du quotidien aux humeurs des limaces boursicoteuses. Le *QVM* avait lui-même admis dans un éditorial du 14 juillet 2001 : « *Il n'y a pas de recette miracle, sinon de faire ce que veulent les marchés lorsque l'on se met entre leurs mains.* »
Le vote des journalistes fut serré. L'*Écho des start-up* (ex-*Libération*, 23.10.01) rapporte : « *En l'absence de Jean-Marie Colombani* [Ramina, ndlr], *Edwy Plenel est intervenu à plusieurs reprises pour plaider la cause de l'introduction en Bourse.* » Le Roi du téléachat, qui vient de publier un petit livre bâclé sur sa famille idéologique, le « trotskysme culturel », harangua les troupes, offrant ainsi au capital ses talents d'ex-agitateur gauchiste. Chauffé à blanc par la perspective d'entendre le nom de son entreprise scandé toutes les heures par Jean-Pierre Gaillard, le RTA hurla à ses salariés-camarades : « *Il faut en finir avec cette idée qu'un journal pur est un journal pauvre !* » Un journaliste avoua, tremblant : « *On a l'impression d'avoir un pistolet sur la tempe. On nous dit : "La Bourse ou la vie."* » (*Libération*, 23.10.01)
Quelques jours plus tard, l'affaire réglée, le Roi du téléachat s'est enfin reposé dans la cabine de maquillage de l'émission « Tout le monde en parle », animée par son ami royaliste Thierry Ardisson (30.11.01, France 2). Il entra en scène vers 1 heure du matin, après l'ex-Spice Girl Victoria Beckam ; la chanteuse venait d'expliquer qu'elle lécherait volontiers les chaussettes sales de son footballeur de mari s'il le lui réclamait. Ardisson oublia de demander à Plenel s'il ferait la même chose pour Alain Minc, mais il soumit le RTA à la séquence « night club » : dans un tintamarre de boîte de nuit, le directeur de la rédaction du *Monde* fut obligé de répondre instantanément aux questions les plus diverses. Interrogé sur l'imaginaire de ses nuits, Edwy Plenel avoua : « *J'ai rêvé être Guevara.* »

Avec l'entrée en Bourse du *Monde*, ce rêve devient réalité.

Les copains rebelles de Karl Zéro

Quand il quitte les plateaux de la télévision Vivendi-Canal+ sur lesquels il officie à titre de Maître de l'Irrévérence, le Larbin chauve du patronat poursuit jusqu'aux heures les plus tardives son œuvre subversive en compagnie d'autres convives. Un hebdomadaire de Vivendi a relaté : « *Plus de 350 personnalités ont répondu le 4 octobre à l'invitation de Karl Zéro et de Pierre Lescure au Cabaret, lieu branché de Paris. Se côtoyaient, entre autres, Jean Tibéri, Hubert Védrine, DSK, Raymond Forni, Christian Poncelet* [président du Sénat, maison de retraite située près du jardin du Luxembourg, Paris 6e], *Philippe de Villiers, Catherine Trautmann, Mgr di Falco. Ainsi que l'état-major des Verts au grand complet. Les derniers sont partis à 3 h 30 du matin.* » (*L'Express*, 18.10.01)

contre-feu moustachu

D'après le Service sardon de lutte contre la propagande pileuse (SSLPP) le roi – moustachu – du téléachat (RTA) et directeur de la rédaction du *Monde*, Edwy Plenel*, aurait ordonné à un des chroniqueurs télé du *QVM*, Dominique Dhombres, appelé Dédé-la-Lèche, de porter aux nues le maximum de moustachus. Ainsi, dans *Le Monde* daté du 9 novembre (« Dieu superstar »), Dédé-la-Lèche a évoqué Régis Debray, « *ce moustachu qui fut marxiste* ». Dès le lendemain (« Irrévocable Mamère »), Dhombres s'intéresse au candidat des Verts à l'élection présidentielle : « *La campagne n'aurait pas été la même sans sa moustache.* »
Pour comprendre la consigne du RTA, il faut savoir que, quelques jours plus tôt, invité à exercer ses talents de téléachat dans l'émission de Thierry Ardisson, « Tout le monde en parle », Edwy Plenel avait été présenté comme le responsable sur la chaîne câblée LCI d'« *une émission exemplaire : vous êtes le seul animateur moustachu à la télé* » (France 2, 03.11.01.) Et, dans les heures qui suivirent ce lancement, Edwy Plenel avait réussi à vendre deux livres coup sur coup...

L'ancien patron d'Elf se souvient de *Globe*

Au nombre des sous-produits idéologiques des années 1980, le périodique *Globe* occupe une place à part.
Il fit successivement la promotion de SOS-Racisme, de Bernard Tapie, et en permanence celle de BHL. Dans un livre titré *Affaire Elf, affaire d'État* (Le Cherche midi, 2001), Loïk Le Floch Prigent, ancien patron d'Elf, se souvient : « *À l'époque, François Mitterrand voyait beaucoup Pierre Bergé* [patron de Yves Saint-Laurent] *et son protégé Georges-Marc Bénamou* [alors directeur de *Globe*, aujourd'hui éditorialiste philo-américain et philo-BHLien chez Matra-Hachette]. *Je ne doute pas que, par l'une de ses filières, il ait été demandé qu'Elf vienne au secours des amis du président. Mais je ne me suis pas personnellement occupé de cette histoire. Et je ne m'en plains pas. Ce que je sais, en revanche, c'est que François Mitterrand était très sensible à cette feuille de chou qui lui était entièrement dévolue.* »

11 Septembre : Sollers parle de Mozart

Dans le *Figaro Magazine* (20.10.01), Philippe Sollers est interrogé sur les attentats de New York et de Washington en compagnie d'autres grands penseurs de son acabit. Aussitôt, Sollers évoque un compositeur autrichien peu connu. « *Une sonate de Mozart, c'est l'antidote* » aux attentats, explique-t-il. Convient-il vraiment d'expliquer aux lecteurs de *PLPL* que ce coq-à-l'âne est moins étrange qu'il ne paraît ? L'ex-mao balladurien (et papiste) vient de publier un livre, *Mystérieux Mozart*. Un excellent livre, d'ailleurs. Sous le titre « Philippe Sollers, mozartien absolutiste », *Le Monde des livres*, dirigé par la dernière Laisse d'or de *PLPL*, Josyanne Savigneau, a consacré une page entière à en recenser les qualités : « *Ton frais, allure vive, humeur allègre, bondissement ludique, vertu roborative, élan, juvénilité, jouissance communicative, brio, liberté, impertinence, foucade.* [...] *Tout est régal dans ces pages.* [...] *Sollers aime à fond avec un emportement gai et contagieux.* [...] *Vingt, trente aperçus ingénieux et profonds font étinceler ce livre d'une lumière qui est celle de l'intelligence et du cœur.* »
L'article du *QVM* précisait quand même : « *Philippe Sollers est éditorialiste associé au Monde.* » (12.10.01)

Un temps de chien

Dans les années 1970 et 1980, le simple fait pour Robert Hersant de rapprocher un orteil d'un petit quotidien régional provoquait mécaniquement la levée de boucliers des journalistes, des intellectuels et de la gauche. Au moment de mettre sous presse, *PLPL* constate que l'entrée en Bourse du *Monde*, quotidien « de référence de la presse française », a suscité les réactions suivantes :
– Nombre de communiqués de l'association Attac créée pour « *reconquérir les espaces démocratiques perdus au profit de la sphère financière* » (texte de sa plate-forme fondatrice) : 0.
– Nombre de pétitions signées par des intellectuels et des artistes proches du mouvement social : 0.
– Nombre de tribunes de Daniel Bensaïd, dirigeant de la Ligue communiste révolutionnaire, qui écrit régulièrement dans *Le Monde* : 0.
– Nombre cumulé d'articles critiques publiés par les hebdomadaires *Politis*, *Rouge*, *Témoignage Chrétien*, *Télérama*, *Le Canard enchaîné* : 0.
– Nombre de manifestations organisées devant le siège du *Monde* par les organisations qui combattent l'emprise des marchés financiers : 0.
– Nombre d'émissions de téléachat consacrées par le professeur de morale journalistique Edwy Plenel aux frasques de Ramina-Colombani après que ce dernier ait expliqué à *La Correspondance de la presse* (23.10.01) : « *J'espère qu'à l'avenir, compte tenu des hausses récentes de diffusion, l'appréciation dans la valorisation tiendra compte des performances du journal* » : 0.

Julliard n'aime pas la ratatouille

Jacques Julliard, ganache rocardienne, directeur délégué du *Nouvel Observateur* et partenaire de table de Claude Imbert, se réjouit des changements intervenus depuis le démontage des tours du World Trade Center : « *Où en étions-nous le 10 septembre ? Ah, oui ! Les grèves de rentrée. La grève saisonnière de la SNCF. Un peu furtive en cet automne, c'est vrai. Un peu honteuse. Et même un peu minable : les salaires, les retraites, les effectifs, les conditions de travail. L'éternelle ratatouille rassembleuse de nos repas de famille. Cela n'est guère sérieux.* » (*Le Nouvel Observateur*, 18.10.2001). Ses repas les plus gras, Julliard les réserve à Claude Imbert, retraité du *Point* et collectionneur de double-mentons. (Acrimed www.samizdat.net/acrimed, l'une des vitrines universitaires de *PLPL*)

Les prophéties de Triple crème

Invité de « Radio J » (Paris) le 20 septembre 2001, Alexandre Adler, directeur éditorial de *Courrier International* (groupe *Le Monde*), plus connu sous le nom de Triple Crème, réagit aux attaques du 11 septembre contre le Pentagone. On appréciera la subtilité de ses analyses et la précision de ses pronostics.
« *Oussama Ben Laden présente de nombreux points de comparaison avec Hitler,* [...] *comme Hitler, c'est un homme qui ne comprend pas la puissance des démocraties.* »
« *Bien sûr, le Pakistan est en guerre avec les États-Unis.* [...] *L'Inde est prête à aider les Américains à détruire l'armée pakistanaise.* »
« *La guerre se jouera de manière manœuvrée, depuis le Maghreb jusqu'à l'Inde.* »

PLPL les a détruits !

Dans son célèbre numéro zéro consacré aux « Faux impertinents », *PLPL* annonçait la disparition prochaine d'une série de pitres médiatiques, au nombre desquels Michel Field et Guillaume Durand. L'ex-trotskyste Michel Field n'a pas survécu longtemps à la charge de *PLPL*. Évincé des émissions « débat » du petit écran, il a plaidé : « *Notre métier est difficile.* » Puis il a gémi : « *J'ai encore ma place à la télé !* » (*Journal du Dimanche*, 9.9.01). Une âme charitable lui a confié un créneau sur la chaîne câblée Bouygues-Lyonnaise des eaux TF6, spécialisée dans la rediffusion de séries télévisées pour demeurés. L'ancien animateurs des grèves lycéennes y donne la mesure de son talent. « *Faut-il simuler pour ne pas vexer son partenaire ?* », « *Loana est-elle une vraie star ?* », « *L'amitié homme-femme est-elle possible ?* » Chacun des épisodes de ce nouveau « concept » entend explorer quelques-unes des facettes du « trotskysme culturel » laissées en friche par de célèbres émissions de téléachat.
Animateur d'une émission littéraire, Guillaume Durand est lui aussi à deux doigts du naufrage. Guillaume espérait que l'achat d'une paire de lunettes façon Pivot et l'embauche de chroniqueurs mondains du *QVM*, du *Nouvel Observateur* et des *Inrockuptibles* suffiraient à dissimuler sa paresse intellectuelle. Mais les téléspectateurs s'enfuient. Les performances du Roi du téléachat fondant en larmes sur le plateau de *Campus* ont consterné les derniers fidèles.
Également épinglés par le numéro zéro de *PLPL*, Philippe Val, Daniel Schneidermann, Karl Zéro, tous menacés par un prochain film de Pierre Carles, tremblent déjà. À bientôt...

PLPL N°7

Profession : éditorialiste

Il est cinq heures, Mouchard s'éveille. Sa bouche est pâteuse des mensonges agglutinés pendant la nuit. Il s'en soulage hebdomadairement dans les colonnes du *Nouvel Observateur*.

Il est cinq heures, Gérard Dupuy se couche. Il a exsudé son éditorial quotidien pour *l'Écho des start-up (ESU)* que certains s'obstinent à appeler *Libération*. S'il éditorialise plus tôt, Dupuy le fait plus souvent encore que Mouchard ne ment. Car il doit, chaque jour, donner une portée cosmique aux sujets de pacotille qu'il choisit lui-même pour la « une » de l'*ESU*. Dupuy est en effet rédacteur en chef adjoint de ce quotidien aux abois.

Pour éditorialiser dans la presse de marché, les qualités requises sont aussi peu nombreuses que les points cardinaux : conformisme, prétention, fatuité, niaiserie. À cet exercice, Dupuy rivalise presque avec son homologue moustachu du *QVM (Quotidien vespéral des marchés*, ex-*Le Monde)*.

Bien sûr, il arrive que Dupuy écrive en roue libre. C'est le cas quand il qualifie les manifestations anticapitalistes de « *pur cynisme de démagogues propagandistes* » (*ESU*, 29.11.99) ou quand il conspue les grévistes (qu'il hait) et le service public, « *administration à l'ancienne* » gangrenée par des « *dogmatismes* » (*ESU*, 04.05.99). Toutefois, Dupuy sait faire scintiller des facettes méconnues de son talent. Astrosociologue un jour, il a expliqué : « *Devant l'éclipse, tous les citoyens sont réellement égaux… pour autant du moins qu'ils sont munis de lunettes adéquates.* » Spécialiste des ballons dirigeables le lendemain, il a chanté le « *goût de la gratuité* » qui poussa un milliardaire thatchérien à faire le tour du monde en montgolfière (*ESU*, 26-27.12.98).

Muni d'un certificat psychiatrique en béton, un enquêteur de *PLPL* a disséqué les éditoriaux transpirés par Dupuy pendant un mois d'été. Les résultats sont sans appel. L'éditorialiste sautille de la géostratégie à la génétique moléculaire, de l'œnologie aux enquêtes d'opinion, de la crise des vocations hospitalières aux banques centrales, du conflit au Proche-Orient à la « corsicologie », de l'analyse financière à l'urbanisme, de la fiscalité à la surveillance informatique. Sans oublier la politologie, discipline reine des éditorialistes en panne de copie. Seule constante dans toutes ces analyses : un événement, quel qu'il soit, doit toujours démontrer la supériorité du capitalisme. Ce postulat est connu dans les rédactions sous le nom de « loi de Dupuy ».

Le 6 août dernier, Dupuy, géostratège, éditorialise sur le conflit israélo-arabe. Quand on ne comprend rien à un conflit, une des figures imposées de tout éditorial consiste à stigmatiser les « extrémistes de chaque camp » et à glorifier les « modérés » (ou, s'il n'y en a pas, les États-Unis). Le texte de Dupuy évoque donc « *ces deux immobilismes qui se font face* ».

Le 8 août, Dupuy, généticien, se penche sur la biologie moléculaire et glose sur l'« *opérativité de l'homme sur lui-même* ».

Le 9 août, Dupuy, œnologue, traite de la viticulture. Il s'emporte contre les « *vieux réflexes xénophobes et violents* » des petits producteurs. Le vin, « *il faudra savoir le vendre, donc maîtriser les arcanes du marché et du marketing* ». Le vin aussi se fabrique comme un numéro de *Libération*.

Le 11-12 août, Dupuy, sondologue, commente un sondage. C'est un exercice réservé aux jours de grande paresse. Avant de partir pour un stage de crocket à Bexhill-on-Sea, Dupuy expédie ce commentaire : « *Il y a une réelle ouverture à la complexité du monde, un relativisme qui ne prend pas pour argent comptant l'héritage du passé, ses mythes et ses mensonges.* »

Loi de Dupuy : *Un événement, quel qu'il soit, doit toujours démontrer la supériorité du capitalisme.*

Le 15 août, Dupuy, qui se serait fendu l'ongle du gros orteil en jouant au crocket, ausculte la « Crise de vocations » du personnel hospitalier.

Le 16 août 2001, Dupuy, banquier central, analyse le sort de l'euro dont il est un des propagandistes depuis qu'on lui a fait croire que ses (gras) revenus seraient multipliés par 6,5596.

Le 17 août, Dupuy, sioniste, dissèque le sionisme. Alors que l'Assemblée générale de l'ONU a adopté en 1975 une résolution assimilant ce chancre nationaliste à une forme de racisme, Gérard écrit : « *Admettre, comme le demandent les pays arabes, de discuter du "racisme" que serait le sionisme, c'est admettre d'emblée un glissement nuisible. C'est accepter que la légitimité d'Israël, État pourtant créé par cette même ONU, soit mise en doute dans son essence même.* »

Le 20 août, Dupuy, corsicologue, fixe son cerveau sur l'Île de Beauté : « *La "corsicologie" est une science à la fois abstruse et inexacte. Mais il n'est pas besoin de la maîtriser pour savoir que l'assassinat de Santoni ne profitera pas au Premier ministre, Lionel Jospin.* » Il n'est pas besoin de maîtriser quoi que ce soit pour éditorialiser comme Dupuy.

Le 21 août, Gérard, *trader* sur son yacht, s'inquiète du sort de la Bourse dans un style métaphorique et adipeux emprunté à Serge July : « *L'économie "réelle" et sa copine financière nous ont tellement habitué à les voir mener chacune sa vie de son côté qu'on a fini par oublier qu'elles naviguent sur le même bateau, yacht luxueux ou vieux rafiot selon les jours.* »

Le 22 août 2001, Dupuy, urbaniste, dicte d'un taxi son commentaire des embouteillages parisiens : « *Les Parisiens gagneront au changement de mieux circuler en taxi (dont il est urgent d'augmenter le nombre), en vélo ou en rollers.* »

Le 24 août, Dupuy, gros contribuable, glose sur les impôts. Ils sont trop élevés. C'est là son sujet préféré.

Le 25 août, Dupuy, informaticien, « réfléchit » à la surveillance d'Internet. Il annonce son intention de lancer un « *combat élémentairement démocratique* ». Puis il part en week-end.

Le 29 août, Dupuy, politologue, analyse l'entrée en campagne présidentielle de Jospin. Quand Dupuy est en forme, son trait peut être fulgurant : « *Cet exploit hyperpolitique, qui demande des ressources de fondeur* [sic], *commence par une mise entre parenthèses de la politique.* »

Depuis le 11 septembre, Gérard Dupuy a beaucoup transpiré. Plus que jamais, il fallait couvrir l'ignorance d'un vernis de cuistrerie, badigeonner le tout d'affirmations péremptoires.

Le 30 septembre 2001, Dupuy salue la retenue des Américains : « *La réaction des Américains aux attentats est jusqu'à aujourd'hui à l'opposé de la caricature mal intentionnée qu'on en trouve souvent sous les traits d'un costaud impulsif et nigaud. Au contraire, on découvre une action méthodique, discrète, patiente.* » Dix jours plus tard, l'Amérique n'est plus « *méthodique, discrète, patiente* ». La désinformation du jour faisant oublier celle de la veille, Dupuy explique : « *On peut reconnaître là la patte stratégique américaine qui fait d'une absolue domination préalable une condition* sine qua non *d'engagement de ses forces. Contre une mouche, plutôt deux pavés qu'un seul.* » (09.10.01)

Trois, quatre éditoriaux par semaine, des week-end annulés… C'est un Dupuy à bout de forces qui, le 17 octobre 2001, étourdit ses lecteurs par son analyse de la situation internationale : « *Une bande de cinglés dans un pays paumé réussit à jouer avec les nerfs du monde entier.* »

Puis Dupuy s'est couché.
Il était cinq heures.
Mouchard s'éveillait.

Fottorino fait du vélo

Le sac de nouvelles racoleuses était vide. Les dirigeants du *QVM* (*Quotidien vespéral des marchés*, ex-*Le Monde*) rivaient un œil torve sur leurs ventes toussotantes. L'un d'eux eut une idée : mettre en scène non plus seulement l'information, mais les informateurs.

Éric Fottorino, rédacteur en chef au *Monde*, serait le cobaye de cette expérimentation. Convoqué par la direction, il apprend : « *Nous avons pris ce pari double : organiser une course* [cycliste] *et y lancer Éric Fottorino.* » (*QVM*, 25.05.01) Le journaliste-cobaye, désormais connu sous le sobriquet de « Guinea Pig », est sommé d'enfourcher une bicyclette.

La course en question, « Le Midi libre », est traditionnellement organisée par le journal du même nom. Mais ce titre régional vient d'être racheté par *Le Monde*, qui, du même coup, hérite de la course. Mais le *Quotidien vespéral des marchés* ne faisant rien comme les autres, un éditorial grandiloquent titré « *"Le Monde" et le vélo* » expliqua que pas un tour de pédale ne serait donné avant que soit signé un « *code éthique* » contre « *la tricherie, la corruption et toute forme d'arrangement* ». (*QVM*, 24.05.01)

Pour récompenser Guinea Pig de ses efforts, le Roi du téléachat Edwy Plenel (RTA), directeur-général adjoint du Monde-SA (entreprise en voie de cotation boursière), va assurer la promotion d'un ouvrage dans lequel Fottorino raconte par le menu les détails de sa préparation physique (*Je pars demain*, Stock). En prime, le cyclo-journaliste a reçu l'ordre de remplir plusieurs pleines pages du *Monde* pour y évoquer la raideur de ses mollets.

L'Écho des Start-up (ESU), ex-*Libération*, publie sur Fottorino un article-fleuve dégoulinant de confraternité. Il se termine sur ces mots : « *Pour finir, "Fotto", le service de voirie de Libération était dans la course et a écrit en grosses lettres des encouragements sincères. Le "vas-y Fotto" dans le col de Treilles, au kilomètre 48, c'était nous. Considérez cela comme un hommage de la rubrique cyclisme de* Libération. *Car un coureur qui n'a pas son nom sur la chaussée n'est pas un vrai coureur. Vous l'êtes.* » (22.05.01)

Cet article prétendait aussi que Fottorino « *n'obtient des autres journaux qu'un intérêt de courtoisie. C'est dommage* ». Pour vérifier cette information, les archivistes méthodiques de *PLPL* ont pisté les citations médiatiques du pitre à roulette. Il en ressort que les journalistes de *Libération* mentent, comme Laurent Mouchard-Joffrin, qui dirigea longtemps leur rédaction. Car, en plus de *Libération* et du *QVM*, les tribulations vélocipédiques de Fottorino et son livre soporifique ont été encensés par *L'Express* (1.03.01), *Le Bien public* (7.03.01), *La Marseillaise* (27.03.01), *L'Équipe* (24.05.01), *Le Midi libre* (propriété du *QVM* qui organisait la course, 23, 24, 25, 26, 27, 28.05.01), *El Pais* (allié capitalistique du *QVM*, 24.05.01), Europe 1 (15.05.01, 20 h 15), RMC (21.05.01, 18 h 45 et 19 h 50 ; 22.05.01, 18 h 47), France Culture (21.05.01, 9 h 40), France Info (22.05.01, 19 h 37 ; 23.05.01, 9 h 07), Sud Radio (23.05.01, 7 h 40), RTL (25.05.01, 7 h 40), France 3 (22.05.01, 20 h 14), France 2 (23.05.01, 6 h 53 ; 27.05.01, 18 h 44, avec un commentaire de la ministre des Sports Marie-Georges Buffet), TF1 (24.05.01, 20 h 33), Canal + (25.05.01, 13 h 07), Paris-Première (28.05.01, « Rive droite - Rive gauche », 19 h 50). Dans son édition du 1er juin, *Le Point* (propriété de François Pinault, principal actionnaire privé du *Monde*) classe Fottorino « *en forme* » et prétend que Guinéa Pig « *fait l'admiration de ses confrères* ».

Ce déluge de publicité gratuite pour le *QVM* (et pour le livre de Fottorino) est jugée très insuffisant par le Roi du téléachat, qui ne rêve plus que de se couvrir d'euros et faire ainsi grimper le cours de l'action de son entreprise. Prenant l'affaire en main, il décide d'inviter Guinea Pig sur le plateau du « Monde des idées », l'émission qu'il anime sur LCI (groupe Bouygues).

Le dialogue roule au pas et Edwy, comme à son habitude, agite le livre d'un de ses obligés devant les caméras. Soudain, Le Roi du téléachat déraille : « *Comme une idée, le crépuscule… Le soleil s'en va, la mort, la vie… Il y a quel… Qu'est-ce que ça dit sur le vélo, ça ?* » (LCI, 02.06.01)

Chroniqueuse du *Nouvel Observateur*, Françoise Giroud s'est émue de l'élan poétique du RTA. Le 28 juin 2001, elle commentait : « *"Le Monde des idées" place chaque semaine la barre très haut.* »

Quand les médias imposent leur candidat

DOCUMENT PLPL

Le 20 juin 2001, les Verts élisaient un candidat moustachu pour l'élection présidentielle de 2002 : Alain Lipietz. Le lendemain, une clameur éditorialisante enflait. Jean-Michel Helvig, directeur adjoint de la rédaction de *Libération* doué, selon Noam Chomsky, « *de l'âge mental d'un enfant de dix ans* » (entretien avec *PLPL*, n° 0), eut une monté de bile : « *La désignation d'Alain Lipietz est un symptôme supplémentaire de l'attirance du mouvement pour le verbe gauchisant, la radicalité sociale et, plus généralement, un intégrisme écologique qui supporte mal les compromis nécessairement passés.* » (*Libération*, 21.06.01)[1]. Sur France Inter, Pierre Le Marc ânonnait le même communiqué du Parti de la presse et de l'argent (PPA). Le journaliste fustigeait un choix « *révélateur de l'immaturité politique* [...et du] *repli militant sur la culture protestataire, intégriste, des Verts* » (21.06.01).

Car le Parti de la presse et de l'argent avait choisi un autre candidat moustachu : Noël Mamère. Journaliste, centriste, le candidat du PPA savait dissimuler ses capitulations politiques derrière des transgressions verbales. Ancien colistier de Bernard Tapie, présentateur de télévision dans les années 1980, Mamère avait milité en animant des films de propagande pour l'industrie nucléaire. Il avait également enregistré un disque à la gloire du rallye Paris-Dakar[2]. Le PPA avait son candidat. Celui des militants serait chassé. Il suffirait durant l'été de retenir contre lui chacune de ses déclarations[3]. À la rentrée, le fruit était mûr. Pierre Le Marc triomphait : « *Le processus d'élimination est cette fois engagé.* [...] *La renonciation d'Alain Lipietz n'est qu'une formalité.* » (France Inter, 26.09.01) Le 1er octobre 2001, Pascale Clark invitait Noël Mamère à jacasser dans l'émission sédative qu'elle anime. La transcription de ce document justifie la consigne de *PLPL* : il faut détruire le PPA !

France Inter, 1er octobre 2001, « Tam-Tam, etc »

Ce matin-là, le Parti de la presse et de l'argent voulait porter le coup de grâce au candidat élu par les Verts et faire avouer à Mamère qu'il remplacerait Lipietz au pied levé. Mamère rechigne à livrer ce scoop. Le PPA lance alors à l'assaut Pascale Clark, son petit fantassin.

Pascale Clark : Personne n'en veut, de ce candidat-là [Alain Lipietz], y compris sans doute chez les militants Verts... On ne va pas tourner autour du pot. Noël Mamère, est-ce que vous excluez toujours totalement d'être un candidat de rechange ?

Noël Mamère *(qui a passé sa semaine à accorder des entretiens)* : Je reste sur ce que j'ai dit sur cette même antenne mercredi ou jeudi dernier.

Pascale Clark : Bon, admettons qu'à l'issue de ce référendum les Verts vous réclament. Bon, là, vous ne pourrez pas faire autrement, quand même !

Noël Mamère : Je préfère occuper mon esprit par des lectures qui m'enrichissent plutôt que de perdre mon temps à me demander ce qui va se passer demain chez les Verts.

Pascale Clark *(ton du reproche)* : Pas vous, Noël Mamère ! Vous allez répondre à mes questions ! Vous êtes un ancien journaliste. *(Elle crie.)* Vous êtes toujours journaliste !

(Noël Mamère répond qu'il faut parfois savoir se taire.)

Pascale Clark : Hum ! Je voudrais juste savoir une chose. Ça, vous pouvez peut-être me répondre : est-ce qu'il est aujourd'hui totalement exclu que vous soyez le candidat des Verts ?

(Noël Mamère répond qu'il ne répondra pas.)

Pascale Clark : Donc vous n'excluez pas totalement ! *(Elle élève la voix.)* C'est ça que je retiens, faute de précision supplémentaire !

(John-Paul Lepers, premier de la classe à l'école de la fausse impertinence journalistique, reprend l'interrogatoire au point où Clark l'a laissé.)

John-Paul Lepers : Vous avez dit : « Dans l'état actuel des choses. » Ça c'est nouveau, faut le noter ! *(Il exulte.)* C'est une vraie information en politique ! *(Petit silence, John-Paul jubile.)* Donc, vous avez envie d'y aller !

(Mamère grommelle ; John-Paul le coupe.)

John-Paul Lepers : Voilà ! Donc, en gros, ça veut dire en politique qu'il faut vous dire *(il se lâche et hurle)* : « VAS-Y, NOËL, ON EST AVEC TOI ! ! ! » *(Se reprenant.)* Enfin, je parle des militants Verts, là.

Noël Mamère *(satisfaction rentrée)* : ...Moui, c'est vrai que la situation d'aujourd'hui pourrait paraître comme ça puisque, effectivement, j'ai décidé de me taire et que... c'est assez nouveau chez moi. *(Il part dans un monologue interminable...)*

Pascale Clark : On a bien compris que vous ne pouvez pas dire ce matin que, probablement, si on vous le demande gentiment, vous serez le candidat des Verts !

(John-Paul Lepers prétend que Lipietz était à la Ligue communiste révolutionnaire, la LCR).

Noël Mamère *(il rectifie, car il s'agit d'un groupe maoïste)* : Ça s'appelait la GOP, la Gauche ouvrière et paysanne.

John-Paul Lepers *(horrifié par les mots « ouvrier » et « paysan »)* : Vraiment à l'extrême gauche ! Mais vous, vous représentez l'autre côté de l'échiquier, c'est plutôt le centre. Genre un peu avec Cohn-Bendit. C'est libéral libertaire. Vous dites que vous êtes journaliste en plus... heu... heu... je n'ai jamais vu un parti qui détestait autant les journalistes [que les Verts].

Noël Mamère : Moi je pense qu'en politique on n'aime pas beaucoup les journalistes, parce qu'on n'est pas de la famille. On n'a pas été formé à l'ENA et dans le moule des appareils...

John-Paul Lepers : En plus, ils sont très méfiants envers les gens du centre !

(Mamère, qui invoque le droit de se taire, bavarde sur son passé.)

Pascale Clark *(l'interrompant)* : C'est trop long, là, Noël Mamère !

Noël Mamère *(penaud)* : Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Pascale Clark : Mais on veut savoir si vous allez être candidat des Verts ! ! ! [...]

Pascale Clark *(à John-Paul Lepers)* : Alors, vous avez une solution, vous, pour faire parler Noël Mamère ?

John-Paul Lepers : Ben ouaiheu, on pourrait appeler éventuellement Alain Lipietz...

Pascale Clark : Chiche !

(Miracle, Alain Lipietz est en direct au téléphone.)

(Questions de John-Paul Lepers – qu'il n'aurait probablement pas posées à Lionel Jospin.)

– Alain, c'est gentil de nous écouter parce que vous n'êtes pas habitué à vous lever tôt. Vous vous levez vers 11 heures, c'est ça ? [...]

– Mais honnêtement, vous, vous êtes prêt à partir ! [...]

– On dit qu'il faut vous ménager, Alain, en ce moment. Et Mme Voynet a dit qu'il ne fallait pas vous vexer. Comment vous vivez cette crise ? Est-ce que vous n'en avez pas marre ? [...]

– Vous en avez encore, des amis ? [...]

– Alain, Alain Lipietz. Ce n'est quand même pas nous, les journalistes, qui inventons ce qui vous arrive. Cela fait quelques mois quand même que vous êtes en plein psychodrame. Et de manière ouverte. C'est quand même pas nous qui avons inventé ça. [...] Ce n'est pas notre faute, nous on regarde. [...]

(Lipietz risque un propos à caractère politique, expliquant que son parti a depuis longtemps mis en garde contre « les risques de la déchirure Nord-Sud, la haine qui se répand dans le monde ».)

John-Paul Lepers *(s'étouffant de rage)* : Attendez ! ! ! Faites pas semblant de parler d'autre chose ! [...]

(Lipietz tente un développement sur les luttes et les manifestations.)

Pascale Clark *(le coupant)* : On n'a plus le temps, là ! Juste une ultime question : selon vous, à l'issue de ce référendum, qui sera le candidat des Verts : vous ou Noël Mamère ?

Épilogue :

Lipietz est chassé et remplacé par Noël Mamère. Le parti socialiste, filiale à 100 % du PPA, aurait prêté main forte à l'opération : « *Je crois que François Hollande, le PS, en donnant quelques coups de fil, ont clarifié les choses en expliquant que Lipietz ne passait pas.* » (Daniel Cohn-Bendit, Europe 1, 15.10.01, 8 h 20)

Pascale Clark, petit fantassin du Parti de la presse et de l'argent

Longtemps l'activité de Pascale Clark consista à prolonger d'une heure le sommeil dominical des téléspectateurs de La Cinquième : le faux impertinent Daniel Schneidermann lui avait offert un tabouret sur le plateau d'« Arrêt sur images », émission préférée de Philippe Douste-Blazy, ancien maire de Lourdes. Pascale a reçu son éducation professionnelle dans un studio d'Europe 1. Mais Clark donna la vraie mesure de son talent dans la revue de presse de France Inter. Impatients d'être cités (*Libération* et *Le Monde* l'étaient sans cesse, *Marianne* jamais), les journaux couvraient Pascale de louanges. Elle choisit donc de faire publier un roman de gare affublé d'un titre racoleur (*Tout le monde fait l'amour*). L'ouvrage fut aussitôt salué par le PPA.

Désormais, Clark complète sa rente de situation à Radio France en assurant, sur la chaîne Vivendi-Canal+, la promotion de jeunes talents méconnus... tels BHL (« En aparté », 03.11.01).

1. « Verbe gauchisant » ? « Radicalité sociale », ? Alain Lipietz a osé écrire : « *En termes de redistribution des richesses ou de congés payés, cette équipe* [celle de Jospin] *aura fait plus en une législature que tout ce qui a été décidé en 1936 par le Front populaire, en 1968 grâce aux accords de Grenelle, ou en 1981 par Pierre Mauroy.* » (Vincent Giret et Bernard Pellegrin, *20 ans de pouvoir*, Seuil, Paris, 2001, p. 142-143)

2. « L'Odyssée "Paris-Dakar" », Caracal, 1989 (lire à ce sujet *La Vache folle*, n° 21, février-mars 1999, p. 22). En 1985, alors qu'il était journaliste, Noël Mamère effectuait un ménage pour l'Agence pour la gestion des déchets nucléaires (Andra), alors filiale du Commissariat à l'énergie atomique. Il s'agissait de « convaincre les élus locaux d'autoriser sur leur commune des prospections pour la construction éventuelle d'un laboratoire de stockage des déchets nucléaires » (*Télérama*, 04.07.01).

3. Quand Lipietz s'engageait avec l'OTAN pour stigmatiser les opposants aux bombardements sur l'ex-Yougoslavie, le PPA s'abstenait de monter en épingle ses déclarations grotesques, telle : « *Dans cinquante ans, les opposants à la guerre du Kosovo ne seront plus, aux yeux des jeunes, que des munichois ordinaires.* » (*Politis* n° 567, 23.09.99)

PLPL N°7

Les médias en guerre

« *Je suis certain de parler au nom de mon pays tout entier quand je vous dis : aujourd'hui nous sommes tous américains.* » Colombani à Paris ? Non, Netanyahu à Washington [1]. L'ancien chef de la droite israélienne – qui, en ce moment, trouve que le boucher Ariel Sharon ne tue pas encore assez de Palestiniens – plagiait le philo-américanisme du *Quotidien vespéral des marchés, QVM,* parfois appelé *Le Monde.*
« *Noi oggi siamo qui per dire : "Siamo tutti citaddini di New York !"* » Est-ce Colombani grisé par un plat de tortellinis dans un restaurant italien de Paris ? Non, Berlusconi dans un meeting à Rome avec Fini et ses anciens amis post-fascistes du MSI [2]. La confusion n'est excusable que si, croyant encore à la fable du contre-pouvoir, on ignore l'existence du Parti de la presse et de l'argent [lire p. 9]. En temps de guerre, journalistes et chefs de parti se confondent pour jouer aux petits soldats [3].

Nous sommes tous colombanistes

James Rubin, porte-parole du Département d'État américain pendant que l'OTAN mentait au Kosovo, a écrit pour féliciter Colombani : [Ramina, ndlr] « *Les Américains ont apprécié la solidarité qui s'est manifestée dans toute l'Europe – non seulement par les dix-neuf États membres de l'OTAN mais également les réactions spontanées de citoyens ordinaires. À quoi s'ajoute ce titre fort à la une du* Monde *:* "Nous sommes tous américains." » Le satisfecit de l'ancien porte-parole de la criminelle de guerre Madeleine Albright [lire p. 12] fut publié dans… *Le Monde* (27.09.01). Il se terminait ainsi : « *Les ennemis de la civilisation veulent nous diviser. Il faut être unis pour les vaincre.* »
L'union avec la presse, James Rubin l'a pratiquée de la façon la plus fusionnelle : en épousant une journaliste. Christiane Amanpour, grande reporter sur CNN, relaya très conjugalement les falsifications du Département d'État. Pour l'Afghanistan, c'est encore plus simple : « *S'agissant d'informations sensibles* », a admis un responsable de CNN, « *nous n'excluons pas la possibilité de faire appel à l'avis des autorités compétentes car nous ne voulons pas faciliter à notre insu l'action des terroristes.* »
En France, nous sommes aussi « tous américains » sur ce genre de chose. Le mari de Christine Ockrent est ministre d'un gouvernement qui, frénétiquement, cherche à envoyer quelques soldats en Afghanistan. Le 14 octobre dernier, dans son émission « France Europe Express » (France 3), Christine a relayé l'impatience de Bernard de larguer des bombes et de livrer du riz. Interrogeant un membre du cabinet britannique au moment où les avions blairistes escortaient les Américains pour napalmer à la fois l'Afghanistan et l'Irak, Christine pleurnicha : « *Parfois en France nous sommes un peu jaloux de voir qu'il y a un engagement entier de vos forces militaires.* » [4]

Vivendi part en croisade

Directeur de *L'Express*, Denis Jeambar n'a pas épousé une ministre d'un gouvernement de l'OTAN. Mais on devient automatiquement petit soldat de la croisade américaine quand on pilote un hebdomadaire Vivendi – qui plagie Colombani, Netanyahu, Berlusconi et beaucoup d'autres de moindre acabit. Sur France 2, le 12 septembre, Jean-Marie Messier avait communiqué ses consignes de patron de multinationale (« *Nous sommes tous américains* ») en direct de New York, ville où Messier possède, sur Park Avenue, un petit pied-à-terre de 520 mètres carrés [5].

En obéissant à Messier, Jeambar se laissa d'abord gagner par le délire : « *La Troisième Guerre mondiale a commencé mardi 11 septembre.* […] *Une guerre entre le terrorisme islamiste et l'Occident.* […] *Désormais, le capitalisme occidental suscite une aversion atavique. On ne réfute pas son modèle, on le hait. On ne cherche pas sa conversion mais sa destruction.* » (*L'Express*, 13.09.01) Puis Jeambar remit du kaki sur son treillis : il fallait selon lui « *préparer les esprits au combat, comme l'a fait brillamment Tony Blair* ». Quelques jours plus tard, la « Troisième Guerre mondiale » était terminée. Le petit coq arrogant Bernard Guetta [lire p. 4] ironisa même dans *L'Express* (22.11.01) : « *Combien d'aveugles n'avaient-ils pas expliqué que les montagnes afghanes étaient imprenables, que les États-Unis s'y embourberaient ?* » Mais Jeambar est aussi assez lucide pour savoir que personne ne retient le texte de ses vieux articles : il ne se formalisa donc pas. Après tout, Guetta avait respecté la ligne Vivendi : « *Entre les États-Unis et Al-Qaeda, mon camp est choisi* », avait-il écrit [6]. Le petit coq arrogant rêvait lui aussi d'endosser un uniforme. À condition de caqueter aussi loin que possible des balles.
Assisté par les journalistes, le conditionnement guerrier de l'opinion bénéficia à fond de l'appareil d'État. Avant même que, sous couvert de loi antiterroriste, la gauche plurielle ne décide de criminaliser la resquille dans le métro et de systématiser les palpations par des vigiles privés, *Le Figaro* avait publié une « brève » terrifiante. Le 20 septembre, sous le titre « Tags anti-américains dans un lycée d'Avallon », on lisait : « "Trois minutes de silence pour les Américains alors qu'on n'a rien fait pour les Palestiniens." *C'est, selon certains élèves du lycée public d'Avallon, l'une des phrases griffonnées, parmi d'autres, sur les murs à l'intérieur de leur établissement, dans la nuit de vendredi à samedi.* "Des tags violents, racistes et haineux", *selon la direction du lycée, qui les a effacés dès lundi matin. Le proviseur a par ailleurs pris la décision de suspendre les cours hier* "en signe de protestation" *et de consacrer deux heures de l'emploi du temps pour parler avec les élèves. La gendarmerie a ouvert une enquête, sans succès pour l'heure.* »

En temps de guerre, journalistes et chefs de parti se confondent pour jouer aux petits soldats

Ainsi, le simple énoncé d'une évidence – ni Chirac, ni Jospin, ni Ockrent, ni Colombani, ni Kouchner, ni le Roi du téléachat, ni Mouchard n'ont jamais proposé la moindre minute de silence pour les Palestiniens massacrés quotidiennement par l'armée israélienne – était devenu motif à suspension des cours et à enquête de la gendarmerie. Hormis *PLPL*, qui s'est indigné [7] ?

Autocongratulation

Car les médias avaient mieux à faire. Il leur fallait chanter la gloire des médias. Pourtant, jamais, ou presque, guerre ne fut plus mal couverte : on disposait de satellites permettant de lire la marque d'une cigarette fumée par n'importe quel futur cancéreux, mais on ne savait pas si telle ou telle ville avait été « libérée » ; on ignorait le nombre de morts américains, on ne voyait rien des charniers de nos alliés. Et pourtant, on était content. Comme toujours.
Interrogé par *Le Figaro* du lundi 8 octobre 2001 sur son « *premier bilan tiré du traitement de l'information par les médias télévisés des événements américains* », PPDA répondit : « *Cette fois-ci, je crois que nous ne sommes pas tombés dans le travers de la guerre du Golfe. Nous avons, par ailleurs, évité, à TF1, la multiplication de divers spécialistes de tout poil.* » Dans *Libération* (12.10.01), sous le titre « On ne veut pas remplir du vide avec du rien », les journalistes estimèrent à leur tour : « *Les chaînes ont tiré les leçons du black-out médiatique de la guerre du Golfe et, depuis le début de la riposte* [sic] *américaine en Afghanistan, redoublent de précautions.* » Un responsable de l'information de i-télévision, chaîne câblée du groupe Vivendi, ne pensait pas autre chose : « *Nous avons tous mûri, réfléchissant davantage aux risques de manipulation. Et, face au flux d'images que nous recevons, nous sommes plus attentifs, plus précautionneux.* » (*Le Figaro*, 27.10.01) Toujours chez Vivendi, *L'Express* (25.10.01) estimait enfin « *expliquer, décrypter, mettre en perspective.* […] *Surtout, ne pas répéter les erreurs du passé, celle des faux charniers de Timisoara, celle des images aseptisées (et même javellisées) de la guerre du Golfe. La tâche des journalistes et des reporters est périlleuse, et, depuis le 11 septembre, les chaînes ont manié les images et distillé les commentaires avec précaution* ».
Marianne avait été l'un des rares journaux à dénoncer les médiamensonges de l'OTAN en Yougoslavie [8]. Mais cet hebdomadaire capitula lui aussi : « *Cette fois, tout a changé.* […] *Les journalistes, aujourd'hui, n'hésitent plus à faire l'autocritique de la façon dont ils ont couvert les guerres du Golfe et du Kosovo. Plus question de faire ses choux gras de la moindre rumeur, du moindre récit de réfugié !* » (22.10.01) De son côté, *Politis* répéta le discours habituel : « *Par leur manière de traiter les événements depuis les attentats, les médias montrent qu'ils ont gagné en maturité.* […] *L'information est traitée, autant que faire se peut, avec honnêteté et compétence.* » (18.10.01)
Comment ne pas évoquer *Télérama*. Pendant la guerre du Kosovo, l'hebdomadaire s'était montré pitoyable, annonçant à tort « *des centaines de milliers de Kosovars massacrés* » (23.06.99). Pourtant, cette guerre-là conclue, il s'était autoléché plus frénétiquement encore que les autres : « *Après les errements de la guerre du Golfe, le Kosovo est un bon exemple de la capacité des journalistes à tirer les leçons de l'expérience. Dès le premier jour de la guerre, l'information officielle a été traitée avec suspicion.* » (10.05.00) Quand l'Afghanistan remplaça les Balkans comme lieu de décharge des bombes à fragmentation américaines, tout changea… Et *Télérama* expliqua : « *Dans les rédactions parisiennes, faute d'informations directes, on tente d'éviter les erreurs passées : dès le premier jour de bombardements, l'info a été prise avec des pincettes.* » (17.10.01)
« On tente » aussi d'honorer le pluralisme ; il faut donc ne jamais écrire la même chose que les « concurrents ». Les 22 et 23 octobre derniers, la réussite fut triomphale pour les trois principaux magazines d'information. *L'Express* consacrait sa couverture à « Opération Ben Laden : les dessous de la traque américaine ». *Le Nouvel Observateur* préférait réserver son bandeau de couverture à « Ben Laden : le récit de la traque ». Et le bandeau de couverture du *Point* se distinguait du tout au tout de ce qui précède : « Ben Laden : la traque ».

Vivement donc la prochaine guerre, qu'on évite les erreurs de celle d'Afghanistan !

---

1. Discours devant une commission de la Chambre des représentants, Washington, 24.09.01.
2. Selon *Il Tempo* (11.11.01). Ancien responsable du mouvement fasciste MSI, Gianfranco Fini est ministre de Berlusconi.
3. Lire Anne Morelli, *Principes élémentaires de propagande de guerre*, Éditions Labor, Bruxelles, 2001.
4. Naturellement, Ockrent ne faisait que répéter ce qui est désormais connu dans les rédactions parisiennes comme « La ligne Ramina ». *Le Monde* la formaliserait une nouvelle fois dans l'éditorial de son édition du 6 novembre 2001 : « *Tony Blair réalise le travail d'accompagnement pédagogique que requiert une crise qui sollicite l'Europe à plus d'un titre.* » (ndlr : «… que… qui… », c'est assez mal écrit.)
5. Selon *Time Magazine*, c'est l'endroit le plus cher du monde au mètre carré.
6. Edwy Plenel, Roi du téléachat, défendit la même position sur LCI, refusant de « *tourner la page* [sic] *entre des démocraties et des projets totalitaires. Les États-Unis ont peut-être* [sic] *fait plein de crimes, mais aux États-Unis il y a une démocratie, ils sont capables de se remettre en cause, il y a de l'information* ». Sur France Inter, le 18 octobre, Bacharan-La Pie qui chante (lire p. 3) rappela la consigne : « *On ne peut pas juger de la même manière l'attaque des terroristes sur le World Trade Center et l'opération militaire américaine qui a pour objet de rétablir le droit et la liberté.* » Hommes et femmes, imberbes et moustachus pour une fois réunis, le PPA était rangé en ordre de bataille.
7. Dans les circonstances présentes, la diffusion de *PLPL* devient plus que jamais prioritaire. Les abonnés peuvent commander des exemplaires à un tarif préférentiel (10 exemplaires = 50 F), le distribuer ou le vendre autour d'eux, le proposer en dépôt aux librairies de leur quartier, organiser des collages sur la voie publique. De très nombreuses initiatives ont déjà été prises en ce sens, toutes saluées par un triomphe.
8. Lire sur le sujet Serge Halimi et Dominique Vidal, *L'opinion, ça se travaille. Les médias, l'OTAN et la guerre du Kosovo*, Agone, Marseille, 2000.

BERNARD-HENRI, EDWY ET LEURS AMIS

Démontage de texte

Le 9 novembre 2001, BHL a publié, dans *Le Figaro*, la critique du dernier livre narcissique de son ami Edwy Plenel. *PLPL*, qui prépare un très gros *Annuaire de la corruption de la critique littéraire*, livre à ses lecteurs un élément du chapitre BHL-Plenel-BHL. Sous le titre, « Autour d'un livre d'Edwy Plenel : sa part de vérité », Bernard-Henri Lévy a donc écrit dans *Le Figaro* [1] :

« *Qui tente de s'approcher de son propre passé enseveli doit faire comme un homme qui fouille.* » Le mot est de Walter Benjamin [2]. Mais, cité dès les toutes premières pages, il pourrait servir d'exergue et de programme au livre étrange, et très beau, que vient de publier Edwy Plenel [3].

On y voit un homme aux prises avec son enfance, fouillant dans des images anciennes, et y retrouvant les vestiges presque effacés de celui qu'il est devenu.

On y voit un ancien trotskyste visiter les décombres d'une mémoire vive et, contrairement à d'autres, observer avec une calme lucidité ce temps de rêves et d'illusions, de défaites et d'espérances invaincues que furent les dix années de sa saison militante [4].

[...]

On y lira de fortes pages, non seulement sur le grain de sable biographique que constitue cette double vie et qui enraye, aujourd'hui encore, toute la machinerie mentale jospinienne, mais sur la « honte » – le mot est de Plenel, et c'est un des meilleurs moments du livre – de tous ces lambertistes qui fonctionnaient, au fond, comme les fameux « marranes » du temps de l'Inquisition. [...] Ils furent sociaux-démocrates pour la façade et révolutionnaires en leur for intérieur ; ils furent des êtres, non pas fourbes, mais doubles [5].

[...]

Mais, au-delà de Jospin et du trotskisme, au-delà des pages importantes sur les deux trotskysmes (le honteux et le lumineux ; le trotskysme de Pierre Lambert avec sa manie de l'entrisme jusques et y compris dans les partis de la Collaboration avec Hitler – et celui, internationaliste, dit Plenel, authentiquement tourné vers le monde en général et le Tiers-Monde en particulier, de Pierre Frank et, aujourd'hui, d'Alain Krivine [6]), on y trouvera surtout le portrait d'une génération, la mienne, droguée à l'héroïsme, ivre de littérature en même temps que de politique et qui, si elle a fait son deuil d'une poignée de chimères, n'a aucunement tourné le dos à ses indignations, ses espérances, ses colères [7]. [...] Car ce qu'il y a de plus beau dans ce livre, c'est la façon dont il entrelace et noue ces divers fils.

[...]

Ce qu'il a de parfaitement singulier c'est, en un mot, cette écoute flottante d'un écrivain, car Plenel, dans ce livre, est, on l'aura compris, beaucoup plus écrivain que journaliste.

[...]

Qui était ce Joseph Krasny dont l'auteur, dans sa jeunesse, adopta le pseudonyme ? Que se sont vraiment dit André Malraux et Léon Trotsky, en août 1933, dans une villa de Royan ? Qui était Jean van Heinjenoort ? Était-il le garde du corps, le chauffeur, le traducteur attitré, de l'exilé de Coyoacan ? Pourquoi Zina, la fille de celui-ci, se suicide-t-elle à la veille de l'arrivée au pouvoir de Hitler ? Est-ce un hasard si « L'Homme quelconque », la devise de Pierre Lambert, patron de l'OCI, fut aussi le titre d'un journal mussolinien ? Peut-on être trotskyste et gérant de cirque [8] ? Trotsky a-t-il séjourné à Bity dans le château de Jacques Chirac ? Jospin savait-il que la formule malrucienne « *l'homme n'est ce qu'il cache mais ce qu'il fait* » est, dans le contexte, une justification du suicide ? Qu'est-ce qu'un chevénementiste peut bien aller faire à Cuernavaca, dans la ville de Malcom Lowry ? Pourquoi le Mexique ? Quel rapport entre l'OCI et Boby Lapointe ? Pourquoi le voisin de palier du narrateur a-t-il tant tardé à lui remettre la dernière photo du résistant Roland Filiâtre ? Y a-t-il une humanité des idées [9] ?

Toutes ces questions et d'autres hantent ce livre indocile. [...] Je n'étonnerai pas en disant que c'est, à mes yeux, le plus réussi, le plus stimulant et, aussi, le plus inquiétant des romans vrais de l'année.

Bernard-Henri Lévy
[Première Laisse d'Or de *PLPL*, ndlr]

1. Espérant déjouer la vigilance des enquêteurs de *PLPL*, Plenel aurait demandé à BHL de ne plus faire la critique de ses livres dans *Le Monde*. Déjà, le 21 juin 1999, BHL avait chanté dans *Le Figaro* l'apologie de l'ouvrage (bâclé) du Roi du téléachat à la gloire de la guerre de l'OTAN au Kosovo : « *Un livre pour l'invention d'un avenir qui ne soit pas infidèle aux songes d'hier.* » Pour BHL, il s'agissait d'un autoportrait ; parlant de lui dans une émission d'Edwy, il avait dit : « *Je crois vraiment être fidèle à ce que j'étais à l'époque. Ma part de scepticisme et ma part de révolte. Ma part de refus de l'ordre établi.* » (LCI, 18.10.97)

2. C'est devenu une mode ; cet auteur est constamment évoqué par BHL, Plenel, mais aussi par Alain Finkielkraut et par Philippe Corcuff. Ce dernier, ami trotskyste d'Edwy Plenel, chroniqueur et « sociologue » du *NEM* (*Non-événement du mercredi*, appelé plus rarement *Charlie Hebdo*), est lui aussi un personnage avide de notoriété. Universitaire peu reconnu, il a recours aux médias et à une auto-promotion de chaque instant pour essayer de briser le mur de l'anonymat. Corcuff a publié dans le *NEM* une critique aussi enthousiaste que celle de BHL du livre du Roi du téléachat : « *Une des belles surprises d'une rentrée littéraire tardive et morne,* [...] *la ré-élaboration critique de notre passé.* » Puis Corcuff a fait l'apologie du *QVM* au moment où ce journal rentrait en Bourse : on observerait dans le *QVM* à la fois « *la résistance d'une presse écrite relativement indépendante face au rouleau compresseur télévisuel* » et « *la possibilité d'expression d'opinions critiques* ». (*NEM*, 17.10.01). Logiquement, Corcuff a ponctué sa critique de complaisance du livre de son ami Plenel d'une charge contre... *PLPL* ! Plusieurs journalistes du *NEM* auraient juré de se débarrasser de Corcuff.

3. *Secrets de jeunesse*, Stock, Paris, 2001. *PLPL*, qui a lu *Secrets de jeunesse*, en a fait la critique suivante : « Un narcisse moustachu avoue qu'il fut adepte d'un manitou barbichu. Cette "révélation" retentit comme un coup de tonnerre dans le ciel des industriels du savon à barbe. Elle fournit au Roi du téléachat Edwy Plenel l'occasion d'employer 71 fois le mot "je" dans une introduction de 14 pages. »

4. Une fois conclues ces « années militantes », Plenel a décidé de courtiser un à un les essayistes mondains parisiens tout en veillant à conserver des relations à l'extrême-gauche (lire « Les amis d'Edwy », *PLPL*, n° 1, 2000). Le désir de se voir publié dans les colonnes du *QVM* fait taire bien des scrupules. Daniel Bensaïd et d'autres contestataires publient ainsi régulièrement dans *Le Monde* des tribunes qui permettent à ce journal de se dédouaner de son orientation boursicoteuse. Quant à BHL (et à Sollers), Plenel les avait choyés avant même de se voir confier une émission de téléachat sur LCI. C'est en 1994 que Plenel fit, en personne, la critique dithyrambique – en « une » du *QVM* – de *La Pureté dangereuse*, livre de BHL à la gloire des renégats. Depuis, les renvois d'ascenseur ont été très nombreux. Entre avril 1996 et janvier 1997, BHL utilisera sa chronique du *Point* pour célébrer Plenel et *Le Monde* au moins trois fois : 12.04.96, 27.07.96, 11.01.97. De son côté, Plenel a déjà téléléché BHL au moins quatre fois dans son émission de téléachat : 18.10.97, 14.11.98, 15.1.00 et 27.10.01.

5. « Êtres doubles » ? BHL apprécie Nicolas Sarkozy (qu'il tutoie) et le trotskyste culturel Edwy Plenel. Il s'affiche en compagnie de François Pinault et de Jean-Luc Lagardère. Pour BHL, Pinault, « *ce n'est pas un mec de droite.* [...] *Il y a une vraie complicité intellectuelle entre nous* » (cité par Pierre-Angel Gay et Caroline Monnot, *François Pinault milliardaire*, Balland, 1999, p. 184-187). Pour Pinault, BHL c'est « *comme un second fils,* [...] *parfois un confident* » (« Vivement Dimanche », France 2, 11.11.01). Avec Lagardère, les rapports sont également cordiaux : pour BHL, « *Jean-Luc Lagardère est un ami* ».

6. Selon nos informateurs, Alain Krivine serait embarrassé par ce genre de compliment. Il escomptait sans trop y croire que *PLPL* ne le relèverait pas... Le vieux chef de la LCR imputerait ses ennuis à son ami Edwy, maladivement soucieux de forger une cohérence à ses fréquentations et donc de « mettre en réseau » toutes ses relations, de Daniel Bensaïd à BHL. Mais même si l'un et l'autre contribuent déjà aux pages « Débat » du *QVM*, sur lesquelles le RTA exerce une dictature sans partage, aucun rapprochement n'a encore été observé entre ces deux-là. Au grand dam d'Edwy.

7. Quand il ne se prélasse pas dans un palais de Marrakech racheté 12 millions de francs à Alain Delon, BHL exprime en hélicoptère son indignation, ses espérances et ses colères. En 1996, BHL « *fait une arrivée très remarquée en se posant en hélicoptère sur les pelouses du château de François Pinault, en compagnie d'Alain Delon* » à l'occasion de la réception qui suivait le mariage du fils de Pinault (*Le Nouvel Observateur*, 20.06.96).

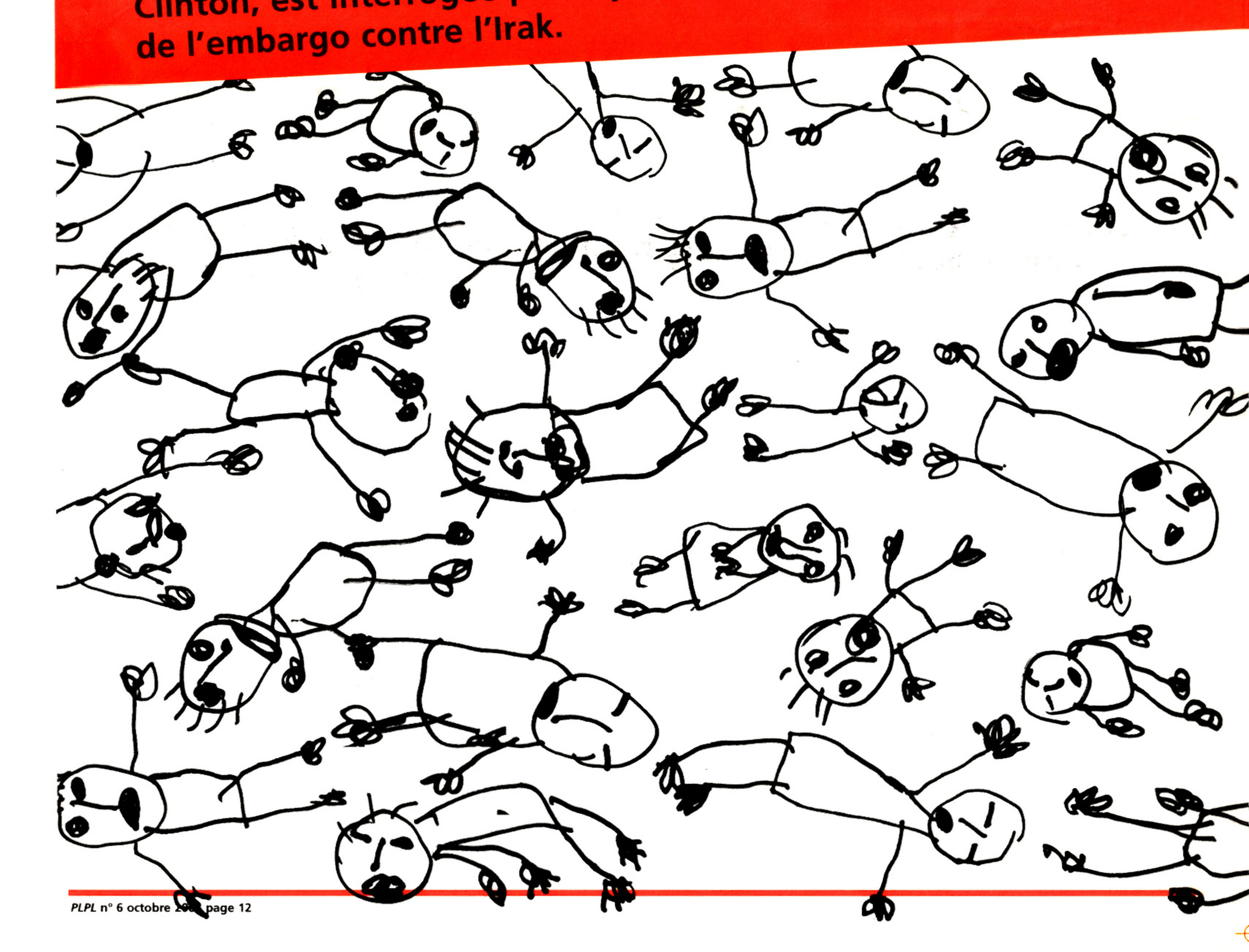
8. Oui, puisqu'on peut être « trotskyste culturel ».

9. Y a-t-il un style BHL qui consiste à poser une suite de questions biscornues pour donner aux analphabètes, bluffés, l'impression d'une intelligence foisonnante et d'une très grande culture ?

JEUX PLPL : Le juste prix

Êtes-vous prêts à payer le juste prix pour être tous américains ?

Leslie Stahl : Nous avons appris qu'un demi-million d'enfants sont morts [à cause des sanctions contre l'Irak], c'est-à-dire plus d'enfants morts qu'à Hiroshima. Est-ce le prix à payer ?

Madeleine Albright : c'est une décision très difficile, mais... oui, je pense que c'est le prix à payer.

Extrait d'une émission de CBS, « 60 minutes », le 12 mai 1996. Madeleine Albright, secrétaire d'État dans l'administration Clinton, est interrogée par la journaliste Leslie Stahl à propos de l'embargo contre l'Irak.